

## La revue catholique des idées et des faits

### SOMMAIRE

« Défense de l'Occident »

Une enquête sur la femme émancipée

« Le Maître de Froidmont »

D'une critique catholique

Dans le van du Vanneur

« Les clubs, temples de la religion bolchévique »

J.-P. Godmé

Jeanne Cappe

Paul Cazin

Firmin van den Bosch

Robert-Hugh Benson

Philippe de Zara

Les idées et les faits : Chronique des idées : La chaire de Droit public de l'Université de Louvain, Mgr J. Schyrgens. — « Au soir de la Pensée. » — Angleterre.

## “ Défense de l'Occident ”

Des milliers d'âmes sont à vendre sur les marchés du monde. A l'esclavage de la force a succédé l'asservissement de la pensée. Les idoles sont prêtes à accepter en sacrifice le prix du sang et l'immolation de la vérité. Isis et Boudha, Zarathoustra et Lao-Tseu sont à la porte de nos esprits; ils vont entrer. Que dis-je? Ils sont installés dès longtemps dans l'âme latine. Ils s'appellent Kant et James, Maeterlinck et Edouard Schuré, Freud et Dostoïevsky, M. Bergson et Romain Rolland; ils sont ces profonds de nos âmes que nous n'osons pas exprimer, ce désir vague d'un incessant devenir, d'un mysticisme sans objet, d'un intuitionisme absolu et sensualiste tout à la fois; ils dorment en nous, non dans l'intelligence, non dans la volonté, mais « dans une basse retraite insondable (1) » que notre égoïsme ne veut pas réduire.

« Le problème qui se pose devant nous est donc spirituel d'abord. C'est refaire la personne humaine qui importe, rétablir la hiérarchie de l'être, la défendre contre toutes les erreurs qui l'affaiblissent et ne tendent qu'à la détruire. Pour imposer « à la matière amplifiée une âme vraiment vivante », pour donner aux progrès de la science moderne un esprit réellement humain, il ne faudra rien de moins qu'une restauration intégrale des principes de la civilisation gréco-latine et du catholicisme. »

Telle est la thèse de M. Henri Massis, telle est aussi sa conclusion. Après avoir analysé, avec une rigueur qui n'épargne aucune donnée du problème, les répercussions dans les âmes russe et germanique du vertige de l'Orient; il dresse sous nos yeux de Latins le spectre des dangers qu'un abandon de notre culture, de notre foi, de notre être, ferait courir au monde entier.

Il y a un péril de l'Orient.

M. René Guénon accusait naguère, dans *Comedia*, l'auteur de

« Jugements » d'avoir « inventé Spengler et Keyserling »... Croire, affirme de son côté Edmond Jaloux, « que les idées philosophiques hindoues ou chinoises se glissent comme un poison, dans les cervelles françaises et les dissolvent, avouons-le, c'est une plaisanterie. »

Mais est-ce vraiment Henri Massis qui a créé Fichte, Hegel, Schopenhauer; est-ce lui qui a contraint la Russie des Soviets à se tourner vers l'Asie comme vers la « terre-mère »; a-t-il fomenté, pour les besoins de sa thèse, les révoltes chinoises, les grèves hindoues, la propagande théosophique et tout ce frisson oriental, tout ce désir asiatique qui traîne jusque dans les âmes françaises, sous couleur d'évasion dorée, et qui fait évoquer à Pierre Benoît l'ombre cambodgienne du *Roi lépreux* ou à Paul Morand la silhouette du *Boudha-vivant*?...

Ce frémissement de sympathie qui entraîne un bon nombre d'esprits européens vers « l'étude par l'intérieur des mystiques orientales » (1), ces aspirations impérieuses et nettes qui entraînent des *Cahiers du Sud* à *L'Esprit*, ce « penchant pour la pensée asiatique » qu'Edmond Jaloux avoue trouver au fond de soi-même; tout cela ne constitue-t-il pas plus qu'un indice, un réel commencement de conquête spirituelle, de domination par le cœur?

Car le problème est là tout entier; le duel se joue au fond des âmes; et toutes choses se tiennent tellement par les sommets que nous pourrions reprendre ici à l'appui du livre de M. Massis ce que nous disions du Salavin de Duhamel. On ne comprendra rien au monde moderne tant qu'on ne voudra pas regarder plus haut que la terre. Le grand péché de l'Orient n'est-il pas celui même de notre pseudo-philosophie occidentale : « un naturisme

(1) La constatation est, croyons-nous, de l'Hindou P. Ramanathan, *The Miscegration of Life in the West*.

(1) Jacques Rivière.

individualiste et mystique » (1) qui cherche dans l'ordre du sensible ou de l'intellectuel pur l'extase infinie que seule fournit la charité. Il est une inquiétude qui fuit son objet.

\* \* \*

Bien des esprits seront tentés d'opposer la thèse de M. Massis à celles des partisans de la *Connaissance de l'Est* : René Guénon ou Paul Claudel. Pour nous, nous préférons les rapprocher et montrer comment elles se rejoignent en plus d'un point.

Ce que René Guénon reproche au monde moderne, c'est sa philosophie mécaniste qui s'oppose à toute métaphysique véritable ; ce qu'il conseille dans la pensée orientale, c'est son respect de la tradition, l'esprit d'éternité qu'elle contient.

Une confusion fondamentale — et qui peut paraître étonnante chez un esprit aussi distingué — viciait pourtant la conception de l'auteur d'*Orient et Occident*. Pour lui la métaphysique orientale est l'héritière ou mieux la sœur jumelle de cette « métaphysique naturelle de l'intelligence » qu'ont professée l'antiquité grecque et le Moyen Âge chrétien (2). En réalité, l'une est exactement l'opposé de la seconde, comme la « confusion de principe » est l'opposé de la « distinction de méthode ».

Henri Massis fait plus que rétablir la juste notion des deux tendances, sans sacrifier aux erreurs modernes. Il montre comment l'extrême décadence d'une civilisation de mort inaugurée par la Réforme et perpétuellement oscillante entre la « superstition de la science » et la « superstition de la vie », aboutit en fait à rejoindre les erreurs d'un certain Orient nihiliste.

Le livre de René Guénon est tout entier, avec ses justes sévérités, et ses conciliations généreuses, dans *Déjense de l'Occident*. Mais ici l'objet est précisé, l'horizon éclairci, l'argumentation plus dense, la vue plus haute. Les voies du salut sont retrouvées dans un retour à la métaphysique de l'Être.

Car l'Orient ne nous menace que parce qu'il profite de la débilité de nos intelligences et de nos vœux. L'Occident moderne a trop péché pour n'être pas voué au feu. Nous n'avons à défendre ni les principes de l'Europe révolutionnaire et réformée ni la frénésie d'une civilisation matérialiste et diviseuse ; sous la corruption des hérésies, il s'agit de retrouver l'essentiel de la foi, sous le fatras des systèmes les évidences éternelles. Il n'y a de salut pour l'Occident que dans la mort à ses erreurs.

Cette « défense » en effet a beaucoup du procès. Elle est la constatation d'une banqueroute, d'une rencontre pareillement tragique dans le désespoir, d'une âme depuis des siècles en sommeil et d'une âme qui s'abandonne. Mais le procès n'est pas sans appel, la condamnation peut être rachetée. « L'Europe n'est pas chrétienne » dit Gandhi. Elle ne sera l'Europe, répond Henri Massis, qu'à condition de le redevenir.

\* \* \*

Ceux qui — tels M. Paul Archambault dans ses *Jeunes Maîtres* — ont reproché à la critique d'Henri Massis d'être uniquement « négative » ; ceux qui ont parlé à son propos de « la pharisaïque suffisance d'un rationalisme abstrait » ou de « cette forme de dogmatisme qui s'exprime dans l'antithèse et la contradiction » ont dû être bien surpris de tout ce qu'il y a de positif, de vivant, d'ardemment catholique et chrétien, dans cet appel renouvelé aux puissances spirituelles. Les pages consacrées par Henri Massis à la comparaison des attitudes mystiques du bouddhiste et du catholique sont, sans doute, celles qui traduisent le plus complètement et notre angoisse et notre espérance communes et les raisons péremptoires de nos justes

fiertés chrétiennes. On trouve-là, rassemblés, repensés harmonieusement, haussés peut-être, les méditations, les avertissements, les ébauches de solution des Chesterton et des Belloc, des Berdiaeff, des Achille Mestre et des Maritain. Les inexorables prédictions de *L'Avenir de l'Intelligence* y prennent une valeur plus universelle, une portée plus vaste. Elles sont dans l'ordre proprement spirituel, dans l'ordre du réalisme intégral, l'équivalent des pages définitives de Valéry sur la *Crise de l'Esprit*. « Philosophie du rempart » diront certains en se moquant. Philosophie du seul rempart que les flots n'atteignent jamais : le rempart spirituel des âmes dressées dans une commune volonté de ne pas mourir.

Car, comme Pascal faisait pour l'homme, Henri Massis ne flagelle le monde moderne que pour mieux le relever dans la lumière. Semblable à la *Melancholia* de Dürer, la civilisation occidentale porte, triste et seule, le fardeau de trop longs souvenirs. Il manque à son épaulement le poids bienfaisant de la Croix. L'appel que jettent en effet bien des esprits contemporains vers un idéal plus haut qu'une « liturgie de la machine » est en définitive un appel à la Croix. Et si Gandhi ou Okakura trouvent un écho à leurs voix d'abandon, c'est qu'ils agitent « la question de l'homme même » (1), c'est qu'ils promettent d'édifier « une existence entièrement nouvelle » (2).

Tous répugnent également à l'Occident pourri qui se livre sans résistance aux débauches de l'activisme. S'il y a un sens, une ombre de sérénité, un cri sincèrement humain, chez certains disciples abusés de Spengler et de Keyserling, c'est là qu'il faut les chercher : dans une grande faim de l'Esprit.

Mais s'il y a l'esprit de vérité, n'y a-t-il pas aussi le Malin?... S'il y a l'esprit de Force et de Sagesse, n'y a-t-il pas le cérébralisme impuissant de Taine et de Julien Benda. Une faim de l'Esprit qu'assouviraient le frisson voluptueux d'une intelligence pervertie serait une faim de mort. L'esprit éclaire ou ment ; il tue ou vivifie ; il n'est jamais indifférent.

Ce qu'il importe à l'Européen, c'est d'abord de se définir.

\* \* \*

Qu'est-ce que l'Europe?...

Réalisés dans les esprits et dans les faits, c'est un ordre et une liberté, c'est une liberté dans l'ordre. Ordre profond, et liberté sans abus et sans feinte.

Apportée par la sagesse grecque, mise en œuvre par le monde romain, la conception de l'ordre dans l'Etat a été introduite au cœur même de l'homme par la charité catholique. Uni à une nation par des morts et des souvenirs, des intérêts et des façons communes de penser et d'agir, l'homme d'Occident a appris lors de son baptême que des liens plus hauts l'unissaient à la catholicité des âmes, à la vie unique de Dieu. Ainsi l'ordre extérieur s'est doublé d'un ordre intérieur, d'un ordre du cœur dont le parfait accomplissement s'est épanoui dans l'amour. Cette juste notion de la personnalité et de la dignité humaine qui manquait trop au monde romain s'est affirmée aux premiers siècles catholiques. Avec elle, la liberté est entrée dans l'ordre sans le briser, ou mieux, l'ordre est devenu la condition de la liberté. Ainsi se consommait l'unité profonde de l'Occident.

« Son principal mérite, nous dit M. Robert de Traz, c'est d'avoir donné une valeur imprescriptible à la personne humaine. » Si l'auteur de *Dépayement oriental* reconnaissait, au moins en pratique, la distinction féconde de l'individu et de la personne, on ne pourrait que souscrire à ses conclusions. Elles ne sont qu'un aspect partiel de celles de M. Henri Massis.

Et c'est par là qu'on voit, jusqu'à l'évidence, combien la solu-

(1) Jacques Maritain.

(2) Cf. en particulier *Orient et Occident*, pp. 57-59 et p. 235.

(1) Thomas Mann.

(2) Robert-Ernst Curtius.

tion proposée répond à tout le problème. Dans un livre qui mériterait d'être traduit (1), Hilaire Belloc a dénoncé le fruit mauvais de la Réforme; l'isolement de l'âme. Toutes les tares de la pensée occidentale, depuis trois siècles, ne proviennent-elles pas, en effet, d'une insurrection de l'individu contre la personne, de l'homme contre les cadres nécessaires qui préparent, fondent et permettent le plein développement de sa vie?...

A une Europe désagrégée par ce « libre-examen » protestant transporté dans tous les domaines de la pensée et de l'action, quel autre remède proposer qu'un retour aux deux facteurs de sa grandeur, aux deux conditions de son caractère : ordre et autonomie, autorité et liberté, qui se consomment dans l'unité de la Foi?

Cette faim d'idéal qui torture tant d'âmes modernes, cette inquiétude qui soulève incessamment les meilleurs, il nous faut la saisir comme un témoignage et l'accueillir pour l'apaiser. Malheur à ceux qui se font guides des âmes et qui ne savent où ils vont! Toute solution qui tenterait d'entretenir l'angoisse occidentale serait une solution de suicide. L'Orient nous offre la fuite dans le relatif — et c'est par là qu'il est dangereux — fuite de nos responsabilités et de nous-mêmes, anéantissement de l'esprit dans l'étreinte des choses, « contemplation de l'Un identique au Tout. »

Aussi, ce que Keyserling nous offre au nom de l'Orient n'est-il que la maladie même de notre Occident infidèle. Mépris de l'intelligence, haine de la distinction et de la critique qui soulève toute la mystique des Védas; tout cela se retrouve dans Luther, qui prescrivit aux croyants « pour baillonner la bête d'étouffer la raison ». Cette tendance à la confusion des dogmes dans l'unicité composite d'une rêverie mal définie que nous offre Gandhi : elle est dans Maeterlinck et dans Schuré, elle est dans Gide et dans Duhamel; et c'est d'elle que nous mourons.

Impossible à l'Europe d'être mystique sans être chrétienne, d'être chrétienne sans être catholique; cela va contre son génie, contre elle-même. « L'Europe, peut-on dire, c'est la Foi » (2).

\* \* \*

Qu'on n'accuse donc pas d'étroitesse la *Défense de l'Occident*. Henri Massis n'est pas de ceux qui adorent Isis ou Osiris, la Justice ou la Vérité, mais de ceux qui n'adorent que Dieu seul!

L'unité de la race humaine sortie de Dieu ne peut se refaire qu'en Dieu. Le mal divise. L'erreur partage. On ne fonde pas un ordre des esprits sur un mensonge idéalistes. S'il y a encore un espoir de sauver ce désir d'un dépassement, d'une victoire sur la matière qui fait sans doute l'essentiel du témoignage de l'Orient, il réside dans l'unité d'une même foi, dans la communion de toutes les races à l'Unité spirituelle, dans la soumission à l'Eglise, œcuménique dans ses principes et diverse dans ses détails.

Par la voie royale de l'intelligence, la pensée de M. Massis rejoint ainsi les hauts desseins apostoliques des derniers Pontifes romains.

C'est à la Croix qu'il appartient de baptiser tous les renouveaux; et dans un contact pris sur le terrain véritablement commun de l'Éternel et de l'Absolu, l'Occident, sans être infidèle à sa vocation, pourrait sans doute gagner beaucoup. A une Europe chrétienne, il appartiendrait alors d'intégrer au patrimoine de l'humanité « ce qu'il y a de bon à côté de beaucoup d'absurde et de damnable! » (3) dans cette philosophie de l'Orient si longtemps en sommeil, et réveillée pour notre angoisse par les péchés euro-

(1) *Europe and The Faith*.

(2) Hilaire Belloc.

(3) Paul Claudel.

péens. « Le septicisme aimable des « Questions de Malinda », écrivait récemment Paul Claudel, n'est pas bien dangereux pour un chrétien. »

La solution tout entière est là. A un Occident redevenu chrétien, redevenu lui-même, l'Orient offrirait des apports nouveaux dans l'ordre de la pensée et dans l'ordre de l'art : des échanges féconds pourraient s'établir par les sommets.

Nous ne croyons pas dépasser, ni du moins contredire la pensée de M. Massis, en l'affirmant.

J.-P. GODMÉ.

## CHRONIQUE FÉMININE

### Une enquête sur la femme émancipée<sup>(1)</sup>

Dans quelque vingt ans, lorsque nos petites filles, s'en allant fouiller dans nos bibliothèques y découvriront *La Femme émancipée*, elles éclateront de rire à l'idée qu'un certain M. Divoire s'est avisé de recueillir sur la femme de son temps les opinions des présidentes suffragistes :

— Comment donc grand-mère! diront-elles, les hommes de votre jeunesse étaient-ils si peu capables de juger les femmes qu'il a fallu demander à quelques batailles usées ce qu'elles pensaient d'elles-mêmes?

— De mon temps, mes petites filles! répondrons-nous, il y eut de graves épidémies : celle des mots croisés par exemple et celle des enquêtes. Des enquêtes, on en fit à propos de tout et à propos de rien : à propos des cheveux courts et du nombre de fois qu'une femme se regarde en son miroir; à propos des grains de blé contenus dans un bocal et de la jalousie masculine.

Procédé un peu simpliste pour faire le tableau d'une époque, mais nos peintres et nos littérateurs, volontiers dévots de l'impression vulgaire et des raideurs se souciaient peu de métaphysique et de nuances...

— Et puis, grand-mère, qu'était-ce donc que ce Français qui osait, dans un pays d'ordre et de civilisation, faire entendre par la voix de deux femmes révolutionsnaires un hymne psychologique à la liberté rouge?

\* \* \*

Hélas! en attendant de nous expliquer là-dessus avec nos enfants, je crains fort que nous ne perdions jusqu'au sentiment de la honte de frayer avec des brigands et des assassins. Je songe à cette institutrice française qui annonce dans nos journaux son intention de prôner au prochain congrès bolcheviste — toléré en France — l'enseignement du neo-mathusianisme aux fillettes des écoles primaires. Je songe à l'accueil obséquieux que l'on fait dans tous les congrès féminins aux déléguées allemandes, à l'hostilité de mes consœurs françaises ce jour de l'hiver dernier où je refusais de tendre la main à une intellectuelle teutonne qui parlait — sans que nul ne protestât — « des atrocités commises par les infirmières belges... »

Je songe que si la dignité des intellectuels en est là, notre époque est en vérité bien malade et que devant nos petites filles, avec quel que raison peut-être nous en rougirons.

Je voudrais donc passer sous silence l'opinion de la sœur de Trotsky, Mme Kameneva, dont M. Divoire a cru devoir solliciter, au bas de son enjûte, la méprisable signature. Cette opinion cependant ne laissera pas d'éclairer ceux qui ferment volontiers les yeux sur l'œuvre de mort poursuivie par la U. R. S. S.

A entendre Mme Kameneva, en Russie tout est évidemment pour le mieux dans le meilleur des mondes et tout y est facile : mariage et divorce sont réduits à de simples formalités, la coéducation des deux sexes est à la base de leur absolue égalité. C'est le paradis pour les femmes des populations arriérées de l'Asie...

(1) *La Femme émancipée*. Collection « Cahiers contemporains ». Éditions Montaigne, Impasse de Conti, Paris (VI<sup>e</sup>).

Qu'il en soit ainsi pour les femmes des grands centres, M<sup>me</sup> Kame-neva se garde bien de le dire... Ce n'est pas avec du sang qu'on achève le bonheur.

Sa compatriote, M<sup>me</sup> X... étale des conceptions du mariage et de la famille qui en disent long sur la morale en cours dans le régime soviétique. Avec candeur, elle déclare qu'en son pays il est plus facile aux conjoints de rester fidèles puisqu'il leur est plus facile de rompre. Du reste, pour croire la fidélité obligatoire pendant toute une vie, dit-elle, il ne faut pas interroger les femmes... Seule, la Russie a simplifié le divorce et en a fait une simple formalité. Assez onéreuse, toutefois, si elle se répète, et il n'y a vraisemblablement que les riches à pouvoir divorcer tant qu'ils le veulent. O logique des régimes démocratiques! « Je recommande cette méthode à vos législateurs! » ajoute M<sup>me</sup> Kameneva.

— Merci bien, Madame, nos législateurs ont d'autres modèles à copier que le vôtre... et ils ont de la femme, espérons-le, une plus haute idée, de leur femme surtout!

\* \* \*

Il est par ailleurs fort contestable que celles-là qui ont travaillé le plus activement à l'émancipation de la femme soient les plus compétentes pour juger cette dernière. Elles peuvent connaître des exceptions, en tant qu'elles se peuvent assurer elles-mêmes de ce qu'elles pensent et de ce qu'elles sentent, mais la mentalité du commun des jeunes filles leur échappe d'autant. D'un autre côté les plus dévouées à la cause ne sont pas nécessairement les plus psychologiques. On rencontre souvent dans les organisations féminines, des dirigeantes qui témoignent d'une incompréhension étonnante de l'être nuancé, compliqué et sensible qu'est la femme. Elles peuvent conquérir des disciples et, par la flamme de leur enthousiasme, amuser leurs cerveaux avec des théories, mais elles ignorent — ou veulent ignorer — que le besoin essentiel d'un cœur féminin bien constitué, seul l'homme et le dévouement à la famille sont susceptibles de le combler.

Il est certain que les pionnières des œuvres féminines sont très fréquemment des femmes admirables, capables de relever des courages, d'écarter du mauvais chemin bien de leurs sœurs qui sans elles, auraient sombré. Cependant, leur tort est de s'imaginer parfois qu'une oreille complaisante, des paroles généreusement lyriques et les idées qu'elles font partager peuvent constituer une suprême consolation et remplir une existence de femme.

Voilà des raisons pour lesquelles il me semble assez difficile de trouver le reflet de l'âme de la femme dans les opinions de certaines signataires de l'enquête. Quant à la question de savoir si la femme émancipée a augmenté ou non ses chances de bonheur, il n'est guère possible de la résoudre ainsi sur une simple liste de faits économiques ou politiques. Question individuelle s'il en fut. Question surtout de vie intérieure dont chaque femme a la juste pudeur.

Au reste, bien peu de femmes émancipées auront le courage d'avouer que leur genre d'émancipation ne les rend pas aussi heureuses qu'elles l'avaient rêvé. Bien peu de célibataires « endurcis » (1) avoueront qu'elles eussent préféré un mari à leur sport, à leurs œuvres pies ou à leur perroquet. Bien peu de laborieuses avoueront qu'elles eussent plus volontiers suivi un époux qu'une carrière. Il faut être plein d'illusions et de rêves pour être sincère et les femmes émancipées, — soyez en sûrs — n'ont plus ni illusions, ni rêves.

\* \* \*

Pour répondre à l'enquête sur ce but, et ce demi-produit de leurs quasi-séculaires revendications, les féministes n'ont vraiment pas trouvé grand chose de neuf. Si bien installées soient-elles au Capitole, les oies crient toujours sur le même ton et elles ne sont pas encore parvenues, que je sache, à empêcher les imbéciles d'entrer.

C'est toujours la même rengaine, la litanie qui n'a guère changé depuis que l'ont inventée les virag s de 89. Sans doute arrivait-il plus souvent que les féministes ont de belles robes et de seyants chapeaux mais elles n'ont ni plus de sourires, ni plus d'esprit. Je sais bien qu'elles reprochent à leurs adversaires d'en avoir

(1) Inutile de dire que nous mettons tout à fait à part la vocation religieuse, véritable et seule vraie émancipation de celles qu'y sont appellées.

Cette émancipation en effet, si elle impose aux élèves de l'Époux le plus lourd mais aussi le plus doux des jougs, si elle leur enlève précisément toutes les libertés que revendiquent les « émancipatrices », n'en élève pas moins aux plus hauts sommets toutes les potentialités féminines d'amour, d'offrande, de dévouement, de sacrifice et de renoncement.

trop au détriment d'arguments plus philosophiques. Elles ne pensent pas qu'il faut être d'accord avec la philosophie pour user victorieusement des traits d'esprit et que si l'humour se rie avec succès de l'erreur, c'est que la philosophie l'aide à n'en pas pleurer.

« Que les hommes se rassurent », commence prudemment M<sup>me</sup> Brunschwig soucieuse de ne pas trop effaroucher la bonne moitié du genre humain, « avec ou sans droits politiques, les femmes ne renoncèrent jamais à leur plaisir. Cela revient à dire : « avec ou sans jolie toilette une femme réussira toujours à plaire ». Alors, pourquoi y a-t-il des grands couturiers?

\* \* \*

Du haut de sa tribune, M<sup>me</sup> Corbett Ashby, présidente de l'Alliance internationale pour le suffrage des femmes se fait de bien étranges illusions sur les nombreux bénéfices et les meilleures chances de bonheur que vaut à la femme une plus grande émancipation politique. Ainsi considère-t-elle dans l'évolution psychologique qui s'en est suivie, que la femme étant plus portée à la camaraderie et plus confiante en elle-même est mieux garantie. « Elle devient plus capable de considérer hommes et femmes sous le même angle, les deux sexes pouvant lui donner des amis. »

N'en déplaît à M<sup>me</sup> Corbett, cette masculinisation, cet abandon de toute douceur et de toutes formes séductrices, cette suppression du mystère féminin au profit de manières plus rudes, ne me paraît guère un signe de progrès. Pas davantage n'y peut-on voir une garantie, car quelque puisse être l'évolution psychologique de la femme, elle demeure une femme vers qui, dans la ligne de sympathie, un homme restera toujours plus que platoniquement attiré. On sait à quelle amoralité — pire que l'immoralité — certaines américaines, les plus émancipées des jeunes filles modernes, ont abouti. Je me demande jusqu'à quel point, la camaraderie peut cuirasser nos jeunes contemporaines, lorsque chez elles cette camaraderie a précisément fait table rase de tout principe et de toute tradition.

« Elles ont plus de confiance en leurs forces physiques et le développement de leur santé est aussi remarquable que le développement de leur puissance intellectuelle » proteste Mrs Corbett Ashby. Plus de santé? J'en doute en constatant que c'est en Amérique encore que les naissances prématurées et la mortalité infantile sont les plus nombreuses à cause, disent les médecins, de la vie trop libre, trop nomade des jeunes filles et des jeunes femmes. Quant aux possibilités nouvelles qu'ont les émancipées de se faire une opinion sur tout sujet délicat ou non, il est parfaitement significatif de ce dillettantisme de surface dont souffre notre époque, dillettantisme né, chez la femme, d'une fausse attitude vis-à-vis de la science; dillettantisme, amateurisme, où Mrs Corbett a grand tort de découvrir « une plus forte puissance intellectuelle ».

Elle a juré, en émancipant la femme par le vote, de changer une nature et des lois immuables.

Il lui semble qu'il faille bénir l'heure où la petite communauté familiale ne sera plus pour la femme et l'enfant le centre du monde et où le dévouement maternel brisera son étroitesse. Pour ce qui est des idées morales, il faut battre le rappel pour un changement général. Et la leader féministe d'avouer avec le terrible illogisme d'une femme, que l'attitude féminine envers la vie domestique n'étant plus la même, il est certain que l'instinct maternel et domestique sont moins forts, que l'amour n'est plus aussi absorbant... Mais alors, si elle n'a plus ni le culte du foyer, ni l'ardent désir de l'enfant, ni l'amour, que lui reste-t-il donc à la femme émancipée.

Un bulletin de vote et l'égalité avec les camarades? Quel idéal et quel destin!

\* \* \*

La femme émancipée pour M<sup>me</sup> Avril de Sainte-Croix, déléguée à la Société des Nations par *The Women's international organisation*, c'est tout bonnement la femme « honnête homme », devenue telle par le droit de discuter les lois qu'elle est obligée de subir, par l'abdication de son rôle de mineure. Cette femme-là veut, paraît-il, conquérir l'homme par son intelligence. Il n'est point dit d'ailleurs qu'elle y parvient. Nous savons toutes que les princes charmants ne rêvent pas spécialement à la rencontre de Minerve. La belle au bois dormant suffit généralement à leur bonheur. Mais les jeunes filles? « Une chaumière et un cœur ne les satisfont plus », remarque M<sup>me</sup> Avril de Sainte-Croix. N'est-ce pas un peu dommage... pour le prince charmant?

« Plus sévère pour l'homme que ne l'étaient nos grands-mères, la femme ne lui reconnaît plus le droit d'exiger d'elle ce qu'il est bien décidé à ne pas lui apporter lui-même ». Et c'est une étrange morale que cette peine du talion appliquée par une femme que rien ne devrait dispenser — pas même la conduite de l'homme — d'apporter au mariage et à l'amour toute son intégrité!

\* \* \*

Avec la princesse Cantacuzène, la déléguée pour la Roumanie, au X<sup>e</sup> Congrès pour le Suffrage des femmes, nous sommes toujours en face de « la conscience universelle » à écouter les implorants couplets internationalistes, pacifistes, égalitaires, toute la carmagnole féministe.

Le féminisme, voilà un pauvre petit mot, s'écrie-t-elle, qui a fait couler beaucoup d'encre. Beaucoup de larmes aussi malheureusement et pour peu que l'on aie vu ses ravages dans la société, on n'ose plus se confier à tant d'innocence!

La noble dame roumaine « déplore que l'épouse, la mère, l'admirable citoyenne qu'est la française, reine par le cœur et par l'esprit, soit encore une mineure n'ayant pas le droit de défendre les affaires de son pays au côté de ses collègues anglaises et allemandes ».

Si pourtant, telle qu'elle est, en son pays, avec les fonctions sociales et féminines qu'elle possède, la française est cette mère, cette épouse, cette citoyenne d'une souveraine royauté, pourquoi veut-on à tout prix lui offrir un meilleur sort représenté en l'occurrence par un fauteuil aux réunions internationales?

\* \* \*

Rien qu'à lire son nom, sa profession, rien qu'à voir leur consouance, vous êtes certain qu'Olga Rudel Zeyneck, députée au parlement de Vienne va faire l'apologie de la cérébrale et de la « pensée logique ». Parce que l'émancipée moderne ne s'évanouit plus au moment classique comme la sentimentale d'autrefois, elle a évidemment toutes les qualités, toutes les endurance, tous les mérites... Son émancipation — bénissons-la — a eu surtout cet heureux résultat de modifier son rôle dans la famille. Dans sa complète dépendance du mari et des enfants, elle risquait, paraît-il, de perdre... sa personnalité. Excusez du peu. Il plaît extrêmement aux féministes d'invoquer à tout propos et hors de propos leur personnalité. Il semble que ce soit là une de ces choses qu'une femme peut perdre par accident en faisant trop souvent, par exemple, la soupe que son mari préfère ou en tournant le commutateur électrique toujours dans le même sens... Dans son désir de sauver cette bienheureuse personnalité, Olga Rudel Zeyneck n'a pas l'air de se douter qu'elle subordonne tout à l'individu, qu'elle nie purement et simplement que le principe de la famille soit antécédent — et combien supérieur — aux droits de l'individu, cet individu eût-il en l'occurrence des cheveux longs. En quoi d'ailleurs la prééminence et la direction morale du mari comme chef peuvent-elles compromettre, au lieu de l'épanouir, la personnalité de la femme? Ne lui suffit-il point, pour s'affirmer, d'être employée dans une activité conforme à la nature féminine et à sa fonction essentielle?

Ce n'est pas, comme se l'imagine, la députée au riche, le fait d'aller dans les universités pour se meubler agréablement le cerveau qui assurera jamais le développement d'une femme, mais uniquement la façon intelligente et droite dont elle occupera son cœur. Son malheur ne dépend pas de l'ignorance ou de l'imbécillité du mari que la destinée lui réserve, mais son bonheur dépendra entièrement de la manière dont elle saura aimer quand même,

\* \* \*

Hélène Burniaux, déléguée belge à la S. D. N. par la fédération internationale des syndicats ouvriers et M<sup>me</sup> Bakker Nort, parlementaire néerlandaise se félicitent l'une et l'autre de l'émancipation féminine. Pour mieux exalter la femme émancipée, elles se sont empressées de faire le procès de la femme oisive. Procès plus délicat qu'on ne le pense. Tout d'abord l'accusée n'est pas à la barre et nulle n'a songé à lui donner des armes pour se défendre. Nous avons beau pérorer, nous les femmes occupées sur les femmes qui ne font rien : leur avons-nous appris à faire quelque chose? Drapées dans l'orgueil de notre vocation, nous parlons fièrement des misères qu'il nous plaît de soulager, alors pourquoi les critiquons-nous?

Aussi bien, entre la cerveline et la professionnelle d'une part et la mondaine oisive d'autre part il y a largement place pour une jeune fille que des conditions de vie normale n'empêchent point de remplir intelligemment ses journées et de se préparer à son rôle d'épouse et de mère.

\* \* \*

Il restera tout à la louange de quelques françaises d'avoir donné au questionnaire de l'enquête précitée les réponses les plus claires, les plus sensées, les plus frappantes de vérité. Nulle suffragiste, nulle députée parmi celles-là. Il semble que cela puisse signifier quelque chose. Elles ont toutes la conception de la vraie jeune fille, de la jeune fille qu'émancipent non point le suffrage, le sport ou une carrière, mais une vie intérieure plus profonde, plus intense, l'amour d'un foyer à fonder et des rêves pleins de petits enfants.

L'une est avocate comme M<sup>me</sup> Suzanne Grinberg. Sa profession ne lui a guère laissé le loisir de réfléchir à quelque grandiloquente formule d'émancipation juridique ou politique. Mais elle lui a permis de se pencher sur de profondes misères psychologiques. Au contact de cette vivante réalité, elle a pu comprendre quelle émancipation pourra seule garantir à la femme les meilleures chances de bonheur. « Ce n'est assurément pas, expliquera-t-elle fort bien, dans des conditions matérielles nouvelles ou dans de nouvelles formes de l'amour qu'elle trouvera des consolations. » Il est bien vrai : qu'importent à la femme plus de confort, de bien-être, une formule plus pratique de l'amour si cette petite flamme intérieure dont dépend sa joie n'est pas avivée, dansante et brûlante à souhait?

Les parlementaires ont beau par décence nier les préoccupations sentimentales des jeunes filles actuelles. M<sup>me</sup> Grinberg, dira elle aussi, que c'est nier l'évidence et que l'amour, encore qu'il n'ille plus vif, n'a pas brisé son arc. A juste titre déplore-t-elle l'apparition de l'amour — sport « dans lequel l'homme semble ignorer les nuances charmantes d'un sentiment qui commence et la femme oublier de les exiger ».

Et j'aime d'entendre une professionnelle comme cette brillante avocate regretter surtout dans la femme émancipée l'affaiblissement du sentiment maternel. Il y a bien à cela une cause ou du moins un prétexte : l'absence de domesticité et la difficulté de concilier avec les tâches de la maternité, des obligations professionnelles. Mais M<sup>me</sup> Grinberg a soin d'ajouter que sa plainte est précisément qu'il en soit ainsi et que son vœu est que l'on trouve « des formules d'activité féminine suffisamment souples pour permettre aux mères d'assurer leur gagne-pain en pouvant chérir leurs petits ».

\* \* \*

Après une avocate, il me plaît également qu'une doctoresse comme M<sup>me</sup> Lombroso dont on sait qu'elle fait autorité en matière de psychologie féminine, écrive, dans la même note, son regret d'une émancipation toute extérieure de la femme.

— Qu'elle n'aie plus besoin de l'homme! se sont écriées sur un ton de déesses les suffragistes et, par un plaisant caprice des dieux, il s'est fait que c'est l'homme qui n'a plus eu besoin de la femme, qui aujourd'hui s'en garde et s'en éloigne parce qu'elle n'est plus telle qu'il la souhaitée, à la fois trop indifférente et trop accessible.

— Que nous chaut l'attention de l'homme? ont repris les femmes, nous ne sommes pas des courtisanes. Non, mais de plus en plus par une mode chaque jour plus provocante, vous en copiez le type, avouant ainsi votre défaite, l'obligation où vous vous trouvez d'user d'armes de conquête grossières et matérielles.

« Nous nous passerons de l'homme. Illusions que cela, répond la délicate analyste de l'âme de la femme ». Dans le plaisir qu'ont actuellement les femmes à se masculiniser, elle a bien raison de voir la confirmation de ce prestige féminin en complète décadence.

Parce que l'homme à présent, préfère la compagnie d'autres hommes, la femme cherche par un détour dont elle n'a pas conscience à être elle aussi sa camarade et enfin de compte... à retomber dans ses bras.

\* \* \*

N'en déplaise aux députées, sénatrices et à tous les puits de science qui s'imaginent avoir sondé les derniers replis du cœur

féminin dans les meetings ou les bibliothèques, je n'ai qu'une médiocre confiance dans le fruit de leurs investigations. J'en ai beaucoup par contre dans le témoignage des romancières. Malgré le mépris des femmes savantes pour les romans, je les tiens pour un miroir assez fidèle des mœurs, de la psychologie et des situations courantes. La preuve, c'est que nos jeunes contemporaines s'y reconnaissent souvent au point de sentir où la trop nue vérité les blesse.

Par ailleurs, délivrées de l'étroitesse des théories exclusives, simples biographes ou autobiographes, esclaves seulement de l'observation, il y a moins de parti-pris chez les femmes littérateurs que chez les autres. La qualité de leurs réponses au questionnaire de l'enquête sur la femme émancipée ne laisse pas de me donner raison.

Marcelle Tinayre, par exemple, la romancière la moins suspecte d'anti-féminisme cependant, remarque très justement qu'après tout, le goût de l'émancipation n'est qu'un snobisme d'allure banale. La plus émancipée des Eves modernes, quoiqu'elle dise ou fasse, ne le possède point : *il entraîne bien trop de fatigues, de responsabilités et d'ennuis avec une incertitude de l'avenir fort contraire à la nature féminine*. Et pour peu que quelques années d'émancipation nous aient amenés tout au fond de nous-mêmes à la claire vision d'une heureuse et normale destinée de femme, nous savons bien toutes qu'il en est ainsi. Nous connaissons la rentrée dans l'appartement solitaire, le sourire des enfants des autres et l'ennui d'aller réclamer nous-mêmes au bureau des contributions!

Et comme l'auteur de la *Maison du Pêché* a le droit de conclure : *« le travail intellectuel, la chaste solitude du laboratoire ou de l'atelier, la liberté de l'amour et ses risques, croyez-vous de bonne foi que toutes les femmes s'en puissent contenter ou accommoder sans péril grave! Croyez-vous qu'elles y trouvent le bonheur? J'en doute. »*

Il n'y a que les fanatiques des congrès pour se pouvoir persuader que le bonheur est quelque part dans des sentiers tracés d'avance, construit d'après des formules d'une sorte de pharmacopée infaillible. Mme Tinayre le dit très bien : *« N'appliquez pas aux femmes les procédés de la démagogie. Mon bonheur est le mien et vous n'en voudriez point. »*

\* \* \*

La réponse de Maryse Choisy, docteur ès lettres, philosophe, journaliste et romancière aussi, fuse spirituelle et enjouée, telle un trait qui du premier coup fait pencher le chapeau de M<sup>lle</sup> la députée et s'en va tracer des choses très drôles sur le papier de la conférencière qui parle « Du féminisme intégral ». Et la foule d'éclater de rire en applaudissant. On ne fait pas les comptes rendus des feux d'artifice. Il faut, le livre ouvert, jouir chacun de celui-ci. Nulle comme Maryse Choisy n'a percé à jour, avec ce sens aigu, dénonçant les petits faits cruels — cruels de vérité — la détresse infinie de l'émancipée laborieuse, de cette émancipée *qui n'a pas pas de temps pour la tristesse que pour le bonheur*.

Elle demeure seule, irrévocablement seule. Et cet autre écueil où elle court pour son malheur c'est encore la déviation chez elle du sentiment de l'amour. Elle vit comme un homme, gagne sa vie comme un homme, alors le jour où (parce qu'elle n'est pas un homme) passent l'ennui, la lassitude, le caprice, elle se croit trop souvent le droit — comme un homme — de sacrifier au plaisir du moment, à l'amour qui tue l'amour.

Evidemment, puisque nous travaillons et que nous payons notre loyer et notre femme de ménage, nous avons conquis notre liberté. Mais le pittoresque tableau de notre liberté n'est vraiment pas plus folâtre que Maryse Choisy ne l'a fait :

« Nous avons gagné toutes les libertés... y compris celle de mourir de faim... »

« Et puis la liberté, est-ce autre chose que le geste de secourir (sans les détacher) les chaînes? »

« Le soir, nous rentrons fatiguées au déclin d'une journée de labeur. La chambre est froide. La route est longue. Le métro est étouffant. (Oh! l'odeur de ses prochains surtout de ses prochains entassés.) Le souper est maigre. Le lit est dur. Mais dame! Nous ne sommes pas comme le gui sur le chêne. Nous sommes libres. »

La matinée fut pleine d'humiliations. Sans doute. Nous avons remplacé l'unique Maître et Seigneur par une vingtaine de Maîtres et Seigneurs, qui sont, en l'occurrence, nos chefs hiérarchiques. Il faut leur plaire à tous. Il faut se plier à une discipline adminis-

trative. Notre fantaisie fut mal jugée. La censure grogne. Alors nous nous consolons en disant : « Nous sommes libres! »

« Nous comptons, nous recomptons notre capital. Cela ne l'augmente pas. Nous mangeons de la vache enragée. Jeûner n'est rien pour une jolie femme. Manquer de poudre de riz ou de bas de soie est grave. Mais qu'importe, puisque nous sommes libres. »

« Aux heures de maladies, nous sommes seules, irrémédiablement seules, toujours seules. Des mains neutres nous soignent avec la ponctualité impersonnelle de tâches payées. Nous ne reflétons pas nos joies, nos tristesses, nos orgueils dans le miroir sympathique d'une sensibilité qui vibre avec la nôtre. Nous ne nous en plaignons pas, puisque nous ne sommes pas comme le gui sur le chêne, puisque nous sommes libres... Libres d'affection, surtout! Nous sommes libres! »

« Mais comme nous comprenons, à ce moment-là, que les descendantes des doctes mahométanes du VIII<sup>e</sup> siècle soient revenues au harem ».

\* \* \*

Jeanne Galzy n'est pas qu'une excellente romancière elle connaît les petites filles à l'âge d'école et l'on sait que ces petites filles là aident à deviner déjà ce que seront les petites bonnes femmes de demain. L'auteur d'*Une femme chez les garçons* s'en autorise pour être pleinement optimiste. Les fillettes des lycées semblent n'avoir nulle vocation pour l'émancipation de leurs aînées. Elles ne songent plus comme ces dernières à être un jour avocates, médecins ou politiciennes. Les plus petites jouent de nouveau à la poupée. Dans leurs devoirs de style, les plus grandes parlent souvent d'une maisonnette où il y a une basse-cour, un jardin potager et des enfants. Oui... des enfants.

Heureuse réaction amenée peut-être par les programmes surchargés de sciences inutiles, par les versions grecques et les thèmes latins sur lesquels les petites têtes p lissent déjà depuis trop longtemps, les petites têtes faites pour rêver sur autre chose que sur des dictionnaires...

\* \* \*

Petites filles d'aujourd'hui qui sont nos petites filles d'emprunt, petites filles de demain qui seront vraiment les nôtres, qu'il faut bon perdre dans leur clair regard, la triste vision de la femme émancipée!

Que du moins le sort difficile de celles qui font aujourd'hui la dure expérience, achète un peu de bonheur de celles qui en profiteront et qui seront plus heureuses parce qu'elles seront moins émancipées.

Puissent-elles restaurer dans une époque moins sottement démocratique que la nôtre, la véritable aristocratie féminine : celle du cœur et de la bonté.

Les voyant se rasseoir paisiblement dans les bergères de leurs arrière-grand-mères et reprendre le tricot abandonné, on criera : « progrès, progrès!... » Mais le progrès, ce n'est pas de démolir les anciennes voies romaines sous prétexte qu'elles sont antiques et d'aller se perdre dans des sentiers escarpés. Le progrès, c'est d'aplanir pour les enfants qui viendront le chemin de la vie, d'y ménager des coins d'ombre s'il en manque et de la lumière s'il en faut.

« — Tant pour les petites filles d'aujourd'hui que pour celles de demain, il n'y a pas que le mariage et ses entraves, reprendront les féministes. »

Où, mais il y a, il y aura toujours la famille dont même sans se marier, par des œuvres ou des professions adéquates toute femme devrait — dans la ligne normale — servir les intérêts.

Et dans le mariage s'il y a des entraves, n'est-on pas bien sûr qu'il faille les bénir comme répondant à un besoin profondément féminin? au besoin qu'a la femme de trouver son maître pour être maîtresse d'elle-même, au besoin qu'elle a de s'émanciper d'elle-même uniquement pour n'exister que pour et par quelqu'un d'autre.

Par là d'ailleurs ne se garantit-elle pas une plus pleine volupté dans l'amour et la complète possession de ce qu'elle aime avec toute sa volonté?

L'instinct féminin de l'obéissance, d'un royal esclavage, est mieux qu'un droit et mieux qu'un privilège. C'est un admirable don providentiel. La femme le sait et le sent qui a su l'épanouir

en elle et devenir par lui une femme vraiment amoureuse et donc vraiment heureuse.

La réplique de Martine : « et s'il me plaît à moi d'être battue ! » n'est pas qu'une boutade. C'est le vrai cri du cœur féminin. Le cri de la femme qui cherche la véritable émancipation et qui la trouvera.

JEANNE CAPPE.

## « Le Maître de Froïdmont » (1)

Il y a une manière de critique dialoguée qui est du plus agréable effet. Elle consiste à opposer au « moi » qui parle, un « lui » qui répond, acquiesce, conteste, ou interroge à son tour. C'est un procédé commode pour rompre la monotonie des exposés théoriques. On s'aperçoit bien qu'un même personnage se partage les rôles, qu'un seul juge se coupe en deux. Mais la chose est tout à l'honneur de sa conscience professionnelle.

Il m'e-t arrivé de faire de la critique à trois, au sujet du dernier roman de M. Paul Renaudin. Deux de mes connaissances, un prêtre et un dentiste, passaient la soirée près de mon feu. Le dentiste, homme d'esprit, grand liseur, gagne de l'argent et achète tout ce que je lui recommande. L'abbé, professeur de littérature, n'a pas le sou. Je lui prête les nouveautés que je reçois.

En m'envoyant *le Maître de Froïdmont*, Paul Renaudin m'avait assuré que j'y trouverais un tableau de l'Ardenne, qui ne me paraîtrait pas trop loin de notre Morvan. C'était une très habile captation de bienveillance, car si l'on se prétend curieuse de la diversité du monde, on aime à retrouver partout des résonances familières, des rappels de son chez soi.

C'était donc aux paysages, aux impressions de nature, que j'étais allé tont droit, en ouvrant le livre. Et il m'avait semblé reconnaître, en effet, ces horizons sévères, empreints d'une grâce humble et profonde, cette houle de forêts d'où émergent des promontoires qui s'avancent, pareils à des proues, à travers l'océan de verdure, ces étangs solitaires qui luisent comme des joyaux dans l'écrin sombre des bois.

Je pris l'avis de ces messieurs; ils venaient de lire l'ouvrage. Ils décidèrent d'une seule voix que Renaudin était un excellent paysagiste, mais jugèrent son pays assez différent du nôtre.

— Je trouve à cette Ardenne, dit l'abbé, à la fois plus de grandeur et plus de douceur. Et puis, quel peuple de légende, mes amis, quelle floraison de rêve!

— Gérard de Roussillon a chevauché non loin d'ici, objectai-je.

— Bien sûr, et nous avons même une guivre sous roche, par-ci, par-là. Mais la forêt d'Ardenne a conduit Charlemagne jusqu'à Constantinople. Le cheval des quatre fils Aymon y court encore.

— Mais moi, dit le dentiste, j'ai rencontré celui de Vercingétorix, l'autre soir, en allant à Saint-Prix.

Là-dessus, ils échangèrent quelques joyusetés, mais j'avais mes raisons de tenir au sérieux de l'entretien.

— Comment pensez-vous, demandai-je, qu'on s'y prenne, quand on veut peindre avec des mots? Voyez-vous très fort ce que Renaudin décrit?

— Je le vois en bon relief, répliqua l'abbé, et me demande aussi à quoi cela peut tenir. Chaque auteur doit avoir sa manière. Celle

de Renaudin ne me semble pas consister dans le choix spécial des termes, dans l'invention des tropes. Chose curieuse, c'est plutôt par le mouvement de la phrase, le rythme, l'harmonie, en somme par des moyens auditifs qu'il provoque des sensations visuelles. N'êtes-vous pas de cet avis?

— Je suis d'avis, en effet, qu'une syllabe de plus ou de moins peut changer une teinte, une nuance. C'est de l'audition colorée.

— Qu'il s'y prenne comme il veut, déclara le dentiste, je sais bien que je n'ai pas sauté une seule de ses descriptions, ce qui m'arrive pourtant plus d'une fois quand je suis une intrigue intéressante.

— Je vais vous expliquer pourquoi, dit l'abbé. C'est d'abord qu'elles sont belles et que vous êtes homme de goût. C'est surtout qu'elles sont inséparables du récit. Dans ce livre-là, le décor est étroitement incorporé au drame, les âmes et la nature sont emmêlées merveilleusement. En quelle simple et solide construction! C'est épatant.

— Faites-moi donc mon compte rendu, lui dis-je. Vous me tireriez une fameuse épine du pied. Voilà, d'après vous deux, un livre remarquable...

— Un chef-d'œuvre! s'écria-t-il.

— Admettons. Vous aggravez mon cas. Voilà donc un livre que j'ai lu, moi aussi, avec un intérêt passionnant, un livre plein de charme et d'angoisse, qui m'a pris le cœur, qui m'a tiré les larmes des yeux. Et il faut maintenant que je dise ce que j'en pense? Ah! quel supplice! Si vous saviez comme j'aime peu rendre des arrêts.

— Contentez-vous de rendre des services, dit le dentiste, c'est tout ce qu'on vous demande, l'auteur comme le lecteur.

— Il a raison, reprit le professeur. Porter un jugement sur une œuvre isolée ne signifie rien. Ce qu'il faut, c'est une affiche.

— Oh! mais, c'est que l'affiche est devenue un art...

— Et vous n'auriez pas le cœur de mettre votre part au service de votre bon ami Renaudin?

— J'entends un art spécial. Essayez donc un peu, vous autres, puisque c'est si facile.

— Mon Dieu! fit le professeur, en bourrant sa pipe, nous allons bien voir. Il y avait une fois un vieux gentilhomme ardennais, Guillaume de Berles...

— Pardon! interrompit le dentiste. Il y avait une fois une jeune Roumaine...

— Ah! non, permettez, riposta l'abbé. C'est Guillaume qui est le personnage principal. Il donne le titre, il tient la scène d'un bout à l'autre, et c'est lui qui est l'assassin de...

— L'assassin? Comme vous y allez! Il ne la tue pas.

— Il ne l'a tue pas? Vous êtes difficile, vous!

— Tenez, leur dis-je, nous ne sortirons jamais de cette affiche. Assurément Berles est coupable. Laissez-moi faire, vous n'y entendez rien. Ce Guillaume, seigneur de Froïdmont, est un vieux sanglier ardennais, brusque de ton, dur en comptes, passionnément attaché à sa terre, gentilhomme féru d'honneur mais sans aucune gentillesse, violent, étroit d'humeur, raide et noueux d'esprit. Son fils aîné a épousé, contre son gré, une séduisante Roumaine. Il est mort à la suite d'un duel. On ne sait au juste ce qui s'est passé, jusqu'à quel point la jeune femme est responsable de ce malheur. Mais pour le vieux Berles, elle l'est terriblement. Jamais, il ne pardonnera à cette étrangère qui a compromis l'honneur et la paix de la famille. Elle est si loin de son terroir, de ses principes, de ses préjugés! Pour toute attache en ce monde, elle n'a qu'une patrie brumeuse de souvenirs et de capricieuses patries de rêves; pour toute éducation religieuse, des contes de nourrice et des petites bongies. On devine quel accueil lui fera le rude logis de Froïdmont, où elle se réfugie avec son petit garçon

\*\*\*

(1) Roman par Paul Renaudin (Bloud et Gay, Paris).

orphelin. Ce sera la lutte sourde des âmes qui se repoussent, des caractères qui se heurtent, jusqu'à ce que...

— Jusqu'à ce qu'elle meure, continua le dentiste, victime d'un crime aussi mystérieux que la faute même qu'elle avait commise.

— J'entends, lui dis-je, que vous trouvez un peu subtiles les données du cas de conscience. Moi aussi, j'ai pensé d'abord à ce cocher des enfers de Scarron, qui, tenant l'ombre d'une brosse, nettoyait l'ombre d'un carrosse. Mais...

— Mais vous vous êtes dit justement, continua le professeur, que la plupart des drames humains, et les plus poignants, les plus beaux, se passent ainsi dans le clair-obscur. Et puis, le sens chrétien du livre est admirable. Si les hommes comprenaient jamais que toute haine est homicide...

— Ils auraient peur de haïr. Mais en voilà plus qu'il ne faut pour donner une idée alléchante de ce livre à des lecteurs intelligents.

— Surtout, dit gravement l'abbé, si vous résumez avec adresse l'intrigue amoureuse qui amène le dénouement.

— Je n'y manquerai pas. Laissez-moi seulement écrire. J'étais bien bon de me tourmenter. Je n'ai plus qu'à raconter notre conversation.

— Chiche! cria l'abbé, d'un air amusé et incrédule.

— Oh! ne pariez pas, dit le dentiste, en se levant. Vous pouvez être sûr qu'il le fera comme il le dit.

PAUL CAZIN.

## D'une critique catholique.

C'est le titre d'un livre intéressant de M. J. Calvet (1). De tout temps des discussions, parfois acerbes, se sont élevées autour de la question de la critique catholique, de ses droits et de ses devoirs. Du côté extérieur, j'entends du côté des non-croyants, on prétendait qu'elle était handicapée par la sujétion de l'écrivain catholique vis-à-vis du dogme et de la morale... Comment un critique catholique pourrait-il, avec l'indépendance et la sérénité requises, parler de Voltaire, de Renan et de France? Et d'autre part, du côté intérieur, c'est-à-dire du côté de ses correligionnaires, le critique catholique était obsédé de conseils de prudence, quand il s'agissait des « auteurs mauvais » et de conseils de charité quasi partielle, quand il s'agissait des bons auteurs : ne pas faire de réclame au mal, ne pas chagriner le bien! Ainsi coincée et bandelettée, la critique catholique, manquant de relief et de personnalité, devait exercer une médiocre influence. Ce fut le cas, jadis, pour M. le comte Armand de Pontmartin, homme d'érudition et de talent, mais dont la voix de « rossignol de catacombes » (selon l'excessive et pittoresque expression de Léon Bloy), ne porta guère au delà d'un cercle restreint d'ecclésiastiques et de dévotes, et n'eut notamment aucune influence sur la direction intellectuelle de la jeunesse.

Or, c'est là la plus fâcheuse des lacunes, car la critique

(1) J. CALVET. *D'une critique catholique*. Paris, 1 dit. Spes.

n'est pas seulement, en soi, une grande forme d'art — qui, comme le dit M. Calvet, fait apport de sa richesse propre et ajoute à l'œuvre en l'expliquant — mais elle est de plus, dans l'ordre des idées, le plus puissant levier d'apostolat.

Le maniement de ce levier exige des conceptions nettes et des mains viriles. Nourri de la moelle des évangiles, le critique catholique ne doit jamais sacrifier les droits de la vérité morale et religieuse. C'est un étalon auquel il a le droit de comparer les œuvres qu'il analyse. Qu'il se garde bien, néanmoins, confondant deux ordres d'idées, de méconnaître dans une œuvre, non conforme à cette vérité, le quotient esthétique. Il commettrait une injustice, une maladresse et une abdication d'autorité.

Nier ou amoindrir chez un Voltaire, un Renan, un Anatole France la valeur artistique, — puérite, vaine et dangereuse stratégie et qui diminue la créance de qui dénonce légitimement la nocivité de leurs livres!

Que par ailleurs, la critique catholique ne laisse pas infléchir la rectitude de son jugement littéraire, en face d'un auteur qui pense et sent comme elle. La foi ne fait pas nécessairement don de talent. Une tête notoire de la catholicité peut écrire une mauvaise tragédie et un prêtre exemplaire n'est pas nécessairement un bon poète. Il faut avoir le courage et leur rendre le service de le dire clairement. La vérité d'abord, et à bas, en matière de critique, la politique de clientèle et la république des camarades! « Des motifs graves, proclame M. Calvet, peuvent obliger un critique à se taire; aucun n'est assez puissant pour l'excuser de mentir. »

Pour s'être inspiré inflexiblement de l'ensemble de ces principes, un critique catholique belge, disparu trop tôt, Eugène Gilbert, avait acquis, tant dans les milieux orthodoxes qu'au dehors, une situation qui fit de lui le juge le plus droit et le guide le plus sûr. Il fut un modèle de loyale intrépidité et de courtoise sincérité. Puisse-t-il, dans nos lettres chrétiennes, trouver des imitateurs!

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

## Dans le van du Vanneur

(Suite)

II

Les personnes qui n'ont rien à faire réussissent souvent à encadrer ce rien d'une pompe extraordinaire. La promenade d'après-midi de lady Carberry, par exemple, était aussi soigneusement réglée dans ses détails et son étiquette, qu'un voyage officiel de la reine Victoria (à laquelle, en fait, elle ressemblait un peu physiquement); et le thé de l'après-midi, versé à l'ombre de sa présence, équivalait à un banquet offert aux ambassadeurs des puissances étrangères. Les choses devaient être faites de telle façon, et non de telle autre; le gâteau ne devait jamais être placé dans le voisinage du bol où l'on versait les fonds de tasses; les toasts devaient être d'une pâte spéciale, et ainsi de suite.

Physiquement, comme il a été dit, lady Carberry ressemblait



à la défunte reine; par les manières et l'esprit, elle ressemblait à un juge en dernier ressort. Elle était sévère. La sévérité était sur elle comme une couronne. La seule façon possible de la supporter était donc de la regarder d'un point de vue jovial; d'éviter les remarques caractéristiques pour les collectionner ensuite de préférence en compagnie d'un connaisseur; de prendre, pour ainsi dire, un fauteuil à l'orchestre et d'assister à la comédie. Mary avait bien vite appris cela; aussi lady Carberry la jugeait-elle charmante et pleine de bon sens.

Mais cet après-midi la jeune femme était trop déprimée pour jouer son rôle, et une sorte de désespoir l'envahit tandis qu'elle observait et considérait. (J'ai éprouvé quelquefois moi-même ce désespoir en voyant quelque grosse vieille dame partir pour une promenade en landau, ou un vieux gentilhomme chauve lire son journal à la fenêtre de son cercle). Rien de saillant ne se produisit pendant quelque temps; des mots sortirent des bouches des assistants; des friandises furent passées ça et là; on sonna pour en avoir d'autres; le jeune M. Fakenham, un homme de trente ans, mince et mélancolique, avec des cheveux admirablement coiffés, fit son devoir d'homme du monde, et les deux vieilles dames discutèrent de sujets tels que la vue qu'on avait de la colline au-dessus de Barkway et les agissements infâmes du gouvernement libéral.

Tout cela se jouait dans le salon, une pièce basse, agréable, qui évoquait un peu les premiers âges de l'ère victorienne, malgré le papier de William Morris et les fenêtres à petits carreaux.

Vers cinq heures, le recteur apparut.

Il n'y a rien de particulier à en dire, et il n'avait rien de particulier à dire, et pourtant sa présence orienta graduellement la conversation dans une autre direction; une remarque qu'il fit tout à coup lança Mary sur le sujet qu'elle eût bien préféré taire dans ce milieu.

— J'ai vu M. Weston l'air très affairé, des plans à la main, à la grille du parc, il y a une heure, dit-il.

Lady Carberry s'arrêta de parler.

— Oui, il était avec un architecte, dit Mary.

— Vraiment? vous projetez quelque construction?

Le recteur n'appréciait pas complètement les Weston. Quelle épreuve pour lui quand ce ménage papiste était apparu dans le pays! Il lui avait fallu presque tout le temps qui s'était écoulé depuis leur arrivée pour s'assurer qu'ils ne jetaient pas le trouble dans sa paroisse. C'était un assez bon homme, approchant de la soixantaine, avec une façon très « Eglise établie » de considérer les choses. Les Romains étaient pour son esprit loyal une catégorie supérieure de dissidents.

Mary hésita un moment. Puis elle réfléchit qu'il fallait que cela se sût un jour.

— Oui, dit-elle; mon mari pense construire un couvent pour quelques religieuses françaises expulsées.

Le recteur s'arrêta de tourner sa cuiller dans son thé. (Détail significatif : lady Carberry ne faisait jamais renouveler le contenu de la théière pour le clergé. Sarah, soit dit en passant, versait toujours le thé elle-même.)

— Mais... commença-t-il.

Mary fut immédiatement sur la défensive. Elle continua un peu rapidement.

— Oui, vous savez. C'est terrible de penser à ces pauvres créatures; étant catholiques, nous prenons naturellement part à leur détresse.

— Mais je n'aurais pas cru que M. Weston... commença l'autre.

Mary jugea préférable d'éluder cette explication par une vive interruption.

— Bien sûr, ce n'est pas tout à fait ce que nous aurions préféré. Mais leur cas est vraiment sérieux. Mon mari a reçu la semaine dernière une lettre navrante... et... nous nous sommes décidés presque tout de suite.

— Ai-je bien compris, mistress Weston? commença lady Carberry. Je suis un peu dure d'oreille. Est-ce que vous pensez vraiment faire construire un monastère?

— Oui, au sommet de la colline derrière notre maison. Oui, certainement, un couvent. Oui, un monastère.

— Dans ces beaux jardins?

— C'est ce que nous pouvions offrir de mieux, dit hardiment Mary. Cela paraît être l'endroit indiqué.

(Du coin de l'œil, elle vit Sarah se pencher brusquement vers le samovar. Elle savait ce que son amie pensait, mais elle était trop bouleversée pour s'en soucier.)

Alors lady Carberry, ayant mis ses batteries en position, commença le tir. Elle ne fut pas exactement insolente, pas exactement sans charité; en vérité, elle professa une grande largeur de vues; mais elle discuta la question française avec une franchise extraordinaire. Il lui semblait, dit-elle (Mrs Weston lui pardonnerait-elle de dire cela?), qu'il devait y avoir quelque raison pour que, dans chaque pays civilisé, l'un après l'autre, on trouvât impossible de tolérer les ordres religieux. Elle ne voulait pas dire un mot contre la religion catholique romaine; en vérité, elle comptait plus d'un ami dans cette confession; mais c'était la politique, n'est-ce pas? qui rendait si essentiel de n'autoriser aucune communauté qui pût s'en mêler. C'était, bien entendu, très bon — très bon et très charitable à M. et Mrs Weston de donner abri à ces pauvres créatures, qui, sans doute, avaient péché par ignorance; mais la vraie bonté n'aurait-elle pas été de leur venir en aide à la seule condition qu'elles retournassent vivre chacune chez elle? Et encore, que penser de la vie de couvent dans son ensemble? Était-elle désirable en aucun cas? N'était-il pas contre nature et erroné de s'enfermer entre quatre murs (Mary vit en un éclair de vision intuitive le landau avec ses vitres closes et Lady Carberry dodelinant à l'intérieur), entre quatre murs, au lieu de faire un travail utile? Et puis, Mrs Weston trouvait-elle sage, en aucun cas, de troubler un paisible petit village anglais par l'arrivée d'étrangères, quelque infortunées qu'elles fussent. Ne vaudrait-il pas mieux... et ainsi de suite.

Lady Carberry était extraordinairement difficile à arrêter une fois qu'elle avait hissé les voiles. Elle se mouvait dans la conversation comme un trois-mâts; son sillage affectait toutes les embarcations de moindre tonnage jusqu'à un demi-mille de distance. Sarah fit plus d'une tentative pour l'arrêter, mais le silence qui suivit fut chaque fois si terriblement coupant qu'elle n'osa plus recommencer. La semonce suivit donc son cours jusqu'au bout. Miss Fakenham, encore coiffée du chapeau à fleurs de jais sous lequel elle avait pris part à la tournée royale de cet après-midi, faisait des signes de douce approbation, les lèvres serrées. M. Fakenham, qui venait seulement d'arriver ce soir à Hadham Park, restait à l'écart sur le divan dans une attitude de déférence impartiale; et le recteur mangeait et buvait avec un air d'équité envers les deux parties.

L'effet produit sur Mary fut, bien entendu, exactement celui qu'on pouvait attendre. Elle commença par s'amuser amèrement de l'attitude justicière de lady Carberry envers les Carmélites. Elle ne se faisait pas le moindre scrupule de les critiquer elle-même, mais pour la dame au landau c'était une autre affaire. En fait, Mary avait dit elle-même, en des moments d'expansion, la plupart de ces choses, y compris la phrase sur les « quatre murs »; mais l'argument lui apparaissait singulièrement faible quand il était plaidé par son hôtesse. A la fin de l'exorde, son humeur s'altérait; au commencement de la péroraison, elle était furieuse et quand les derniers mots s'enfoncèrent dans le silence, elle était hors d'elle — bien qu'elle gardât un calme admirable — et presque persuadée que le sommet de la colline était l'endroit indiqué et que le projet de Jack était merveilleux à tous égards.

Elle plaça une phrase dès que cela lui fut possible.

— Oui, lady Carberry; mais vous devez vous rappeler que, Jack et moi, nous sommes catholiques.

Sarah l'accompagna dans la cour des écuries où attendait la petite voiture au poney, et ne dit rien avant d'avoir fait le tour de la maison.

— Ma chérie, je suis désolée. Que puis-je dire?

Mary ne proposa pas de solution. Elle tremblait encore un peu.

— Qu'allez-vous dire à Jack?

— Je ne sais pas, dit Mary. Je pense que c'est odieux de sa part, mais...

Et elle n'exprima pas plus clairement sa pensée.

### III

Le mari et la femme dînèrent ce soir comme de coutume dans la petite salle à manger où ils prenaient leurs repas quand ils n'avaient pas d'invités; et une fois de plus, Mary sentit le désespoir l'envahir. (Le Père Banting, dans l'angoisse du déménagement, avait préféré dormir encore une nuit dans son ancienne chambre.) Jack avait mis le comble à la détresse de Mary en ne prenant pas de vin et en refusant deux plats.

Elle lui fit des remontrances dès que les domestiques furent sortis.

— Ma chérie, c'est très bien ainsi. J'ai demandé l'avis du vieux Basing cet après-midi.

— Et vous voulez toujours jeûner à l'avenir? demanda-t-elle d'une voix qui tremblait encore un peu de consternation.

Jack rit doucement.

— Ecoutez, Mary; rappelez-vous nos conventions quant à la liberté individuelle. Et n'oubliez pas que je commence à peine à prendre pied. Je n'ai pas la moindre idée de ce que je ferai par la suite.

Elle se tut. Puis elle leva les yeux vers son mari assis en face d'elle, paisible sous la lumière des bougies. C'était beaucoup qu'il fût en vie, réfléchit-elle. Alors elle mit ses coudes sur la table et son menton dans ses mains.

— Je désire avoir une longue conversation avec vous, Jack, dit-elle. Prenons-nous le café dehors?

Il y avait une table de pierre entourée de sièges dans la petite cour abritée sur trois côtés où jouait la fontaine. Et là, quand les volets des fenêtres eurent été fermés derrière eux et que le café fut servi sous les étoiles, Mary commença :

— Voyez-vous, Jack, dit-elle, je désire beaucoup savoir où nous en sommes. Me réservez-vous encore des surprises? Je voudrais connaître un peu votre programme. Je sais parfaitement que vous désirez être gentil pour moi. Cela va sans dire. De plus, vous l'avez dit. Mais je voudrais que vous m'expliquiez exactement ce que vous voulez faire.

Il la regardait sans parler.

— Je voudrais vous faire une confession, dit-elle. Je vous dirai tout simplement que je vous ai cru, non pas fou, mais dérangé par votre maladie et j'espérais que cela ne durerait pas. Mais il me semble à présent que cela va durer. Je dois donc remettre mes idées en ordre. Aidez-moi à le faire. Je ne voudrais pas être ennuyeuse.

Jack croisa ses jambes et elle le vit jouer avec sa moustache :

— C'est gentil à vous de le dire, remarqua-t-il tranquillement. J'espérais cela de vous. Oh! oui, je suis tout à fait raisonnable — pour la première fois de ma vie, il me semble. Je vais vous dire tout ce que je sais moi-même.

Il inclina sa chaise en avant.

— Eh bien! voilà la situation, dit-il. J'ai eu une grande secousse. Ce n'est pas la peine d'y revenir. Il me semble maintenant, sachant ce que je suis, que ce sont les autres qui sont tous un peu fous, — oui, ma chérie, même vous. Je comprends malgré tout votre point de vue : après tout, c'était le mien jusqu'à ces dernières semaines, mais maintenant cela me semble un rêve. Je désire fixer mon nouveau point de vue. Je suis parfaitement certain que rien ne pourra me faire changer dorénavant, mais... on ne sait jamais si l'on ne se relâchera pas un peu. Je me rends compte qu'il serait très facile de redescendre la pente et je désire prendre toutes mes précautions. Je suis maintenant — du moins je l'ai vu très clairement pendant ma... ma maladie — que la chose est solide. Je vois maintenant que la religion est la seule chose qui importe; mais je vois aussi que vous ne le pensez pas. Très bien. Alors, nous devons arranger les choses sur ce pied. Vous avez vos droits, je le sais, et je n'y toucherai pas. Je n'aurais pas touché à ce jardin d'en haut si vous n'y aviez pas consenti. A propos, vous êtes toujours du même avis, n'est-ce pas?

Il y eut une pause d'un instant avant qu'elle répondit, assez longue pour qu'elle vit tout ce qui dépendait de sa réponse, assez courte pour qu'il ne s'en aperçut pas.

— Naturellement, j'y consens, dit-elle tranquillement. Je vous l'ai dit.

— Oui, mais... très bien, alors. Je vous consulterai toujours avant de faire quoi que ce soit qui puisse vous ennuyer. Mais pour le reste, vous devez me permettre de faire mes expériences à ma façon. Pour les devoirs mondains, je ne sais pas. Ils me semblent purement absurdes pour le moment.

— Nous attendons bientôt des invités, glissa Mary.

— Oh! ici, les choses doivent, bien entendu, continuer comme d'habitude. C'est votre affaire, et je serai poli et cordial. Mais pour le reste... je n'en suis pas aussi sûr. Mary, ne voyez-vous pas qu'il faudra quelque temps pour que je voie clairement ce que je dois faire? Vous devez vraiment me laisser tranquille.

Mary tendait la main vers les cigarettes. Elle remarqua que Jack ne fumait pas.

— Voyez-vous, dit-il encore, ce n'est pas précisément facile pour moi. Attendez, je vous prie, je réfléchis.

Le ménage avait toujours vécu en bonne intelligence : un peu comme deux garçons. Ils s'en étaient toujours fait une règle et cela

leur avait admirablement réussi. Certainement, il était bon d'être sur ce pied dans une crise comme celle qu'ils traversaient.

Au-dessus de leurs têtes flambaient des myriades de trous d'épingles dans le velours sombre. Les grands arbres de l'autre côté de la pelouse se pressaient silencieusement contre le ciel, et le bruit de la fontaine ne parvenait qu'à souligner la paix immense de la nuit.

Mary réfléchissait de toutes ses forces. La dernière phrase lui avait donné une impression d'espoir. Cet après-midi, elle avait été très dure pour Jack, le jugeant sévèrement du haut de son inflexible bon sens. Mais l'assaut de la vieille dame l'avait rejetée, presque à son insu, vers l'autre bord. Cet étrange orgueil catholique, si incompréhensible pour les autres, était venu à la rescousse; elle devait soutenir Jack, au moins en paroles et en public, contre ces intrus qui n'étaient pas du troupeau. Tout cela l'avait amenée à lui demander ce soir cette explication définitive, et à le juger avec plus d'intelligence.

— Ce n'est pas précisément facile pour moi.

Un germe d'espoir se cachait sûrement dans cette phrase. Ce n'était plus un simple fanatisme qui le poussait maintenant — une ivresse de l'esprit comme celle qui rend le fakir capable de trouver sur des pointes de fer son lit le plus doux. Bien plus, cela devenait presque admirable.

La voix de Jack pénétra dans son silence, comme pour accentuer ces pensées nouvelles.

— Par exemple, vous ne supposez pas que cela me fasse plaisir d'abandonner cette pelouse d'en haut. Je sais que c'est le plus bel endroit du jardin. Mais c'est justement pour cela qu'elles doivent l'avoir. Comprenez-n'est-ce pas?

Elle inclina pensivement la tête.

— Oui, je comprends dit-elle machinalement. Attendez une seconde, Jack. Je voudrais dire avec les mots qu'il faut ce que j'ai à dire.

Le silence retomba. Puis Mary le rompit avec un brusque mouvement de la tête :

— Jack, dit-elle, je pense que je ferais mieux de le dire tout simplement. Je ne peux pas croire que ce soit autre chose qu'une crise pour vous. Je ne m'en plains pas. Elle vaut mieux que beaucoup de crises. Je ne lutterai donc plus. Mais, en somme, vous ne me semblez pas être tout à fait vous-même... Bien sûr, c'est peut-être un changement complet, et je peux me tromper, mais...

— Ma chérie...

— Oui, je sais; vous ne pouvez pas penser autrement.

— Ma chérie, je vous dis que le monde entier est absolument changé. Dites-moi, je ne suis pas fiévreux, n'est-ce pas?

— Eh bien! non; mais...

— Oh! Mary!

Mary tourna la tête vers lui. Elle venait de dire qu'il n'était pas fiévreux; pourtant elle commençait déjà à en douter. Il y avait, de nouveau, un très curieux changement sur son visage; autant qu'elle pouvait le voir dans cette obscurité, c'est presque l'impossibilité d'un masque, et une chaude passion embrasait les yeux. C'était toujours Jack évidemment, mais cette expression placide, naturelle, presque animale qu'ont la plupart des gens bien élevés avait entièrement disparu de ses traits. Elle hésita encore. Lequel des deux était le vrai Jack? Était-il possible que son âme se fût seulement éveillée maintenant pour la première fois? Ou était-ce là une simple bouffée de sentiment qui avait touché un cerveau un peu instable, et qui passerait bientôt. Elle s'efforça de se rallier à ce dernier point de vue.

— Non, dit-elle. Je vous en prie, n'essayez pas de me convaincre. Je suis tout à fait raisonnable. Parlez-moi tout simplement de vos plans.

Il baissa les yeux.

Alors, pendant qu'il continuait à parler, elle continua à réfléchir, lui répondant seulement quand c'était nécessaire, et suivant, en même temps, cette nouvelle idée qui venait de naître en elle. C'était un vrai soulagement, elle le sentait maintenant, de savoir qu'il trouvait ça un peu difficile. Cela le rendait plus humain. Peut-être même regretta-t-il déjà d'avoir brûlé sa batte de cricket. Bien entendu, c'était affreusement contrariant, quoiqu'elle tût bravement sa contrariété, de voir ce nouveau mode de vie détruire le jardin d'en haut, et installer le Père Banting dans la maison, et changer bien d'autres choses encore. Mais dans son esprit commençait à pénétrer un faible élément d'admiration qui, jusque-là, en avait été tout à fait absent. Elle savait qu'elle serait encore très souvent agacée, mais c'était une consolation de savoir que cela coûtait à Jack aussi bien qu'à elle-même. Ce serait plus facile de

s'entendre dans ces conditions, ou du moins de ne pas faire de résistance.

Oui, c'était plutôt admirable, cette adhésion furieuse, fanatique même, à une illusion comme celle dont il était atteint. Il y avait là-dedans une certaine noblesse.

— Oui, dit-elle soudain, en réponse à une proposition de Jack. Apportez les plans et une bougie et regardons-les. Je comprends mieux maintenant. Embrassez-moi, Jack. Je tâcherai de ne pas être trop ennuyée.

#### CHAPITRE IV

##### I

Mr James Fakenham faisait les cent pas dans l'allée de gravier, derrière la maison, en fumant sa cigarette d'après déjeuner.

C'était un jeune homme de trente-deux ans, très inoffensif et complètement respectable; il avait un visage mince, impassible, une chevelure noire si bien ordonnée qu'elle ressemblait à une perruque discrète, des yeux noirs étroits, un peu mélancoliques, des mains très fines, sans poils, veinées de bleu, et il portait ce matin un costume qu'il trouvait convenir parfaitement à une petite maison de campagne où il n'y avait rien à faire que de monter à cheval ou de pêcher la truite.

Son histoire était aussi correcte que lui-même. Revêtu depuis trente ans de la dignité d'orphelin, il avait été envoyé à Harrow et à Oxford, par sa tante, chez qui il passait les vacances; il était entré au ministère de l'Intérieur dès que son âge le lui avait permis et y était toujours resté depuis, remplissant ses fonctions avec l'exacte proportion de zèle, de ponctualité et d'indifférence que comportait cette situation. Sa tante, dont il était l'héritier, lui octroyait une pension de quatre cents livres par an et l'hospitalité de sa maison de Queen's Gate. Il entretenait un petit cheval dans les écuries au coin de la rue, et on pouvait le voir chevaucher lentement dans Rotten Row, les pieds en dehors, de la façon la plus correcte, aux heures les plus correctes. Il fréquentait un petit groupe qu'il appelait ses amis; il dînait, dansait, fumait, allait en auto et au théâtre avec eux. Il allait et venait dans le Londres le plus distingué et suivait docilement sa tante pendant une partie au moins des vacances. Il n'avait pas de vices dignes d'être mentionnés; il remplissait ses devoirs d'état; il était très loin d'être sot, et, si l'on ne pouvait à aucun degré s'enthousiasmer pour lui, on ne pouvait pas davantage s'enthousiasmer contre lui. On ne s'échauffe pas au sujet d'une machine sans humanité et sans vie.

J'aime à considérer les gens de cette espèce, parce que c'est un sujet inépuisable et gratuit. Je n'ai aucune certitude quant à ce que peut penser Mr Fakenham, mais il m'excite à former à l'infini d'invérifiables conjectures. Incontestablement, d'autres pensées que celles qu'il exprime traversent son esprit, mais je n'ai aucune idée de ce qu'elles sont; les mots sortent de sa bouche, mots souvent pénétrants et suggestifs, tant que le sujet qu'il traite est à son niveau; et des actes sont accomplis par lui. Il vit, et il mourra, et quant à ce qu'il deviendra alors, je n'ose former aucune hypothèse. Il est le meilleur argument en faveur de l'anéantissement de l'âme que j'aie jamais rencontré.

Est-il religieux? Il va presque toujours à l'église quand il est à la campagne, et même quelquefois en ville, et j'imagine que sa philosophie consiste à se considérer comme un philosophe.

Est-il artiste? Cultivé? Il fait une petite collection de gravures et de premières éditions d'artistes et de poètes dont personne n'a jamais entendu parler, sauf un petit groupe de gens de Londres et de Paris, dont il fait partie. Il a publié, il y a dix ans, un petit volume d'essais légèrement inconvenants et il est extrêmement peiné si l'on y fait allusion, car cela remonte à ses jours d'ardeur et d'excès juvéniles, avant qu'il eût appris que la possession de soi est l'épitomé de toutes les vertus. C'est vers la même époque que, pendant près de deux ans, il avait accoutumé de s'habiller à la mode du roi George IV, avec, je crois, des pantalons à sous-pieds et une haute cravate de satin noir. Cela avait fait sensation. Il a vraiment des aperçus ingénieux sur les individus et sur la nature humaine en général, bien que son rayon visuel soit un peu restreint.

Je voudrais maintenant décrire son aspect de ce matin-là, bien que rien n'en dépende, sauf le plaisir de le considérer une minute ou deux.

Il allait et venait dans l'allée de lauriers, ni lentement ni vite — l'un serait trop solennel, l'autre trop spontané; il tenait dans sa main gauche une petite boîte d'allumettes en argent où « Jim »

était gravé en une écriture féminine. J'ignore qui la lui avait donnée; peut-être l'avait-il achetée. Sa main droite tenait une petite cigarette turque. Il portait sur son corps un costume de flanelle grise avec un seul œillet à la boutonnière et, sur sa tête, un frais chapeau de Panama, garni d'un ruban vert foncé; au cou, un haut faux col à la mode du jour, enlacé d'une belle petite cravate de soie rouge très sombre contrastant admirablement avec la chemise de souple flanelle bleu verdâtre; au doigt, un anneau d'or avec des armoiries finement gravées; aux pieds, des escarpins et des chaussettes brodées de vert. Deux ou trois documents dans de longues enveloppes, sans aucune importance, sortaient de la poche gauche de son veston.

Il faisait donc les cent pas. En dessous de lui, une charmille lui cachait la maison; au-dessus de lui, au delà des lauriers, un pavillon se dressait à l'entrée des bois. Des oiseaux chantaient et des insectes bourdonnaient, et le soleil brillait dans un ciel sans nuage. Et ce roi de la création faisait les cent pas — formulait sans doute des pensées, bien qu'aucun homme vivant ne puisse en conjecturer la nature — en costume de flanelle grise et chapeau de Panama. Il avait déjeuné une demi-heure auparavant et allait rentrer tout à l'heure au fumoir pour voir si les journaux étaient arrivés.

Il fut donc probablement un peu contrarié quand lady Sarah apparut rayonnante, le teint animé, tête nue, tenant un fouet et accompagnée d'un trio de fox-terriers. Il fut d'abord averti de leur approche par l'apparition soudaine d'un jeune lapin, saisi de panique, mais filant comme une flèche, qui déboucha de la charmille comme un concert d'aboiements stridents éclatait plus bas, et disparut de nouveau dans la direction du pavillon. C'est alors que le quatuor apparut, la jeune fille en dernier, faisant claquer son fouet et proférant des ordres, mais sans résultat : la meute avait disparu et donnait de la voix dans les bois, et les deux jeunes gens flânèrent ensemble en attendant leur retour.

Ils étaient bons camarades, dans une sorte de mode majeur sans accidents, car la note émue était inutile avec Mr Jim Fakenham. Les vieilles dames étaient amies d'enfance et c'était la quatrième ou cinquième fois que Jim venait passer ici une ou deux semaines de l'été. De plus, ils se rencontraient souvent à Londres et chacun d'eux connaissait à merveille les goûts de l'autre. Jim critiquait parfois l'agitation de lady Sarah, qui, en ses moments d'expansion, manifestait quelque impatience de l'extrême réserve et du manque de relief de Jim. Mais ils étaient bons amis; ils avaient épuisé depuis au moins deux ans ces échanges inévitables de désapprobation mutuelle et ils ne s'en trouvaient que mieux. Ils s'acceptaient l'un l'autre tels qu'ils étaient. Sarah commençait même à s'approprier certains mots de Jim.

— Je regrette qu'il n'y ait pas d'autres hommes ici, dit-elle. Que pourriez-vous faire aujourd'hui?

— Oh! je suis très bien comme ça, dit-il évasivement. J'ai un ou deux mémoires à terminer; et puis, il y a les truites du ruisseau.

— A ce propos, le ruisseau des Weston est mieux entretenu que le nôtre. Vous savez que vous pouvez toujours y aller quand vous le désirez.

— J'irai peut-être après le thé.

C'était le seul exploit physique de Jim. On ne pouvait appeler cela une passion, car il n'en avait aucune, mais si quelque chose pouvait l'intéresser, c'étaient les truites. Son enthousiasme — depuis de fatales vacances passées en Norvège avec des fanatiques qui refusaient de rentrer dîner à huit heures — n'était jamais allé jusqu'à faire de ce sport une affaire d'état; mais il lui plaisait certainement beaucoup de sortir sa belle canne à pêche en bambou refendu, sa boîte à mouches et son filet, une demi-heure après le thé, et de descendre vers quelque lent ruisseau où le monstre abondait, dans sa retraite aquatique, sous les racines enchevêtrées des châtaigniers et des tilleuls. (Cependant, il rentrait toujours à sept heures et demie.) Il était seulement un peu honteux de ce goût, car dans son obscure philosophie, l'indifférence était la plus grande des vertus, et, sans doute, il y renoncerait dans quelques années, comme à tout le reste. Pour le moment, si le temps était agréable, cela valait la peine de descendre seul, et pendant une heure ou deux, de voir ce qu'on pouvait trouver. Cela le mettait en appétit pour le dîner; ce sport n'était pas bruyant et il pouvait s'y livrer sans danger, dans un costume seyant.

— Vous devriez prendre le thé chez les Weston, lui dit lady Sarah. Cela vous ferait gagner une demi-heure. Le thé de mère dure longtemps, vous savez, et il y a encore la course à faire.

Jim hochait doucement la tête. J'imagine qu'il considérait si cela en valait la peine. Il n'avait rien de particulier à dire aux

Weston et il penchait à trouver dans leur religion une légère atmosphère de mauvaise éducation. Cette religion avait une tendance redoutable à exalter l'enthousiasme.

— Oui, je le pourrais, dit-il.

Et il regarda Sarah.

— Oui, je sais que je suis très sale pour cette heure matinale, dit-elle. Mais ce sont ces chiens.

— Je vous trouvais seulement charmante, dit Jim.

C'était un peu surprenant de sa part, et la jeune fille se demanda pourquoi il avait dit cela. Elle était tout à fait sûre qu'il ne le pensait pas. Elle décida de ne pas y attacher d'importance.

— Je dois chercher les chiens, dit-elle. J'aimerais que vous alliez chez les Weston. Vous avez tout entendu hier soir? Je n'arrive pas à comprendre Mary.

— Oui, j'ai entendu. Je suppose que c'est très bien.

— Que voulez-vous dire?

— Oh! tout ce que font les catholiques me semble étrange. Mais, bien sûr, j'ai l'esprit très étroit... Et là-haut, dans ces jardins, encore!

— Je ne peux pas comprendre cela. Mary semble le désapprouver autant que moi, mais elle a cédé; du moins, je le crois. Cela ne lui ressemble pas. Je vous ai parlé de Mr Weston, n'est-ce pas?

— De sa guérison? demanda Jim en allumant soigneusement une nouvelle cigarette.

— Oui, c'est le point de départ, naturellement. Cela semble l'avoir rendu complètement fou.

— Une sorte de *revival* (1), dans les deux sens, remarqua Jim.

— Exactement. Eh bien! je voudrais que vous alliez voir ce que vous en pensez. Je vous crois assez habile à ce genre de choses.

— J'irai sans doute, dit Jim, secrètement flatté.

Sarah comprenait parfaitement son attitude; en fait, elle avait à peu près la même. Il leur semblait légèrement indécent que la religion ou, en vérité, tout instinct de ce genre se manifestât ainsi par des actes extérieurs. Quant à la forme de manifestation, aucune réprobation n'était assez forte pour la flétrir. Ils étaient tous deux un peu choqués, comme si des amis à eux avaient soudain fait preuve de mauvais goût. Il était plus charitable de ne pas trop en parler.

Un chien arriva soudain, haletant et le museau crotté, et les regarda, la tête de côté, du haut d'un talus; Sarah dut faire justice et poursuivre les recherches. Jim rentra discrètement pour jeter un coup d'œil sur les journaux.

## II

Jim trouva (et il le dit plus tard au dîner) que le ruisseau de Manningham ressemblait étonnamment ce soir à certains tableaux de la Royal Academy.

Le ruisseau coulait sans hâte, au pied de la pente sur laquelle la maison était bâtie, en de nombreux méandres, translucide, à pleins bords; ici s'étendait une prairie marécageuse assombrie de touffes de joncs, là une opulente haie d'aubépine, tandis qu'au-dessus se dressaient les marronniers, les tilleuls et les hêtres qui formaient l'avant-garde des bois attroupés au bord de l'eau. Le ruisseau lui-même était une joie pour les yeux du spectateur aussi bien que pour ceux du pêcheur à la mouche. Il débordait presque, à la suite des orages de juillet, mais restait clair comme du verre; les fleurs des marronniers avaient été pour la plupart emportées depuis longtemps par le flot, et demeuraient seulement, en bandes étroites d'un rose fané, sur les palissades qui brisaient, ça et là, le calme courant en tantes petites cascades. La riche lumière du soir ruisselait à l'ouest sur le versant des collines, changeant le vert en or et l'or en un indécible rayonnement; et à l'opposé, par delà le ruisseau, s'ouvrait l'ombre lourde et odorante des bois profonds. L'air était plein des bruits du soir: le langage liquide des oiseaux, la note continue d'un orgue d'insectes, l'obsession lointaine des cloches d'un troupeau.

Jim percevait tout cela avec un certain plaisir. C'était un peu banal, et simple, et anglais, — bien sûr, il préférerait l'Italie, — mais cela avait son charme; et il chantonnait doucement tandis qu'il montait sa canne à pêche, enfilait la ligne dans les anneaux, et finalement, cigarette aux lèvres, s'asseyait sur une souche pour choisir sa mouche.

Ce fut une « coch-y-bonddhu » qu'il choisit enfin, après un examen soigneux de la surface de l'eau — une grosse petite mouche, faite d'un plumage iridescent toujours hérissé, avec des ailes brun clair échevelées, — une petite bête d'aspect très important qui devait tomber avec un petit claquement succulent, flotter détachée

sur le miroir liquide et — chose essentielle dans la circonstance — sécher rapidement.

La mouche fut fixée, le moulinet vérifié, la boîte à mouches rangée, et la pêche commença.

Ce dut être une demi-heure plus tard environ que Jim, ayant remonté d'un kilomètre le cours du ruisseau et se trouvant juste en dessous de l'aile nord de la maison, entendit des pas qui approchaient et firent halte. Mais il lui était impossible de s'en soucier à présent. Moins de deux minutes auparavant comme la « Welshman's button » (femelle) qui avait succédé au « Coch-y-bonddhu » flottait, moribonde, en apparence, au delà d'une petite touffe de joncs sous un grand hêtre, une solennelle et énorme tête de poisson était apparue un instant, magnifiée à travers la surface, puis avait disparu après avoir hésité et inspecté la mouche, un seul rond marquant sa trace. Tout dépendait maintenant d'un parfait lancer; Jim rampait invisible, agenouillé sur une motte d'herbes humides au mépris de son beau pantalon de flanelle grise, et balançait doucement la mouche ça et là, attendant ce moment psychologique où les premières impressions se seraient effacées de l'esprit du poisson et où une seconde tentation deviendrait irrésistible.

Ce moment vint. Il y eut un long mouvement précautionneux de la canne en arrière, la mouche tourbillonnant délicieusement dans un rayon de soleil, puis le sifflement indescriptible du coup asséné, et le brusque plongeon d'un rat qui brisa la calme surface de l'eau. La canne sursauta, la mouche s'envola et s'enroula tendrement autour des feuilles des hêtres de l'autre rive.

— Diable! dit doucement Jim.

Et Jack s'avança.

Il y eut un bref échange de salutations, et d'explications techniques. Il apparut que Jim avait pris une truite de deux livres dans l'étang, près du cottage du garde (il la montra); que sa canne à pêche venait de chez Farlow; qu'elle avait des viroles de cuivre bronzé et un scion de *green-heart*; que le ruisseau n'aurait qu'à gagner à une nouvelle pluie d'orage; que lady Carberry se portait extrêmement bien et devait inaugurer l'exposition d'horticulture jeudi prochain; que Mr Fakenham lui-même pensait rester encore au moins une semaine chez elle avant d'aller dans le Norfolk; qu'il espérait que Weston était tout à fait remis; qu'il croyait devoir rentrer: mais Weston voulait peut-être lancer une ou deux fois la ligne auparavant?

Jack n'en disait guère plus que ce qui était indispensable à la courtoisie. Ces deux hommes n'avaient jamais été très amis, bien qu'ils eussent fumé de compagnie une demi-douzaine de fois et que le ruisseau aux truites eût été mis d'une façon générale à la disposition de Jim à chacun de ses séjours chez les Carberry. Jack considérait secrètement Jim comme un sot efféminé, et Jim avait doucement insinué à Sarah que Jack était un peu bourgeois et philistin. Les deux points de vue étaient tout à fait caractéristiques et tout à fait erronés. Cependant, en causant ce soir, chacun d'eux ratifiait énergiquement son jugement premier.

— Je suppose que vous ne voulez pas rester à dîner, dit Jack avec un air de regret complètement hypocrite.

— Je vous remercie beaucoup, mais cela pourrait déplaire à lady Carberry, dit Jim avec une tristesse qu'il n'éprouvait pas.

Ces politesses échangées, ils firent quelques pas en silence.

Mais Jack le rompit brusquement à la surprise de Jim:

— Vous avez entendu parler de nos nouveaux projets?

— Je... hum... j'en ai entendu quelque chose, dit vaguement Jim. Mrs Weston parlait...

— Oui, dit Jack d'un ton concluant; et ils reprirent leur marche en silence.

Il semblait un peu nerveux, pensait Jim; cela ressemblait à ces gens un peu bourgeois de manquer de calme. Si Jim lui-même était jamais contraint par les circonstances d'embrasser la profession d'acrobate, il n'en dirait rien à personne; il apparaîtrait tout simplement un soir en maillot collant de la meilleure coupe et d'un ton un peu inusité, et il ferait taire la critique par son air de ne pas douter que tout était pour le mieux. Il espérait sincèrement qu'il n'y aurait plus de confidences. Mais voilà que Jim s'ouvrit de nouveau avec effort.

— Ecoutez, dit-il, je voudrais seulement dire ceci. Je suppose que cela vous paraîtra tout à fait fou, mais... mais vous avez entendu parler de ma maladie. Eh bien! c'est ce qui a tout changé. Et... et je voudrais seulement savoir ce qu'en pensent lady Carberry et son milieu. Non pas que cela me fasse quelque chose, ajouta-t-il, mais je voudrais savoir.

— Mon cher Weston, je crois que cela ne regardé que vous et Mrs Weston.

— Bon; mais que disent-ils?

(1) *Revival* signifie à la fois: retour à la vie et réveil religieux.

Jim réfléchit un instant. Il se rappelait très nettement une conversation au dîner d'hier, ou plutôt un monologue qu'il eût été peu discret de répéter.

— Oh! ça ne lui plaît pas, je vous l'avoue, puisque vous me le demandez. Mais je ne vois pas que cela la regarde.

— Et vous?

Jim sourit de ses yeux mélancoliques.

— Oh! ma théorie est : « Vivre et laisser vivre. » Voyez-vous, je ne suis pas catholique et je ne comprends pas.

Jack inclina la tête.

— Merci, dit-il. Eh bien! viendrez-vous dîner un de ces soirs?

— J'en serai charmé. Ah! voici Mrs Weston.

Ils étaient arrivés en vue de la grille du parc; la petite voiture et le poney y faisaient leur entrée.

— Mary, cria Jack. Non, ne vous dérangez pas.

La jeune femme avait sauté de la voiture, néanmoins, tandis que le groom courait tenir le poney. Elle vint à eux sur le gazon. Elle était vraiment très bien, estima Jim, fier de ses jugements artistiques, quoiqu'elle ressemblât, elle aussi, fâcheusement à une figure de la Royal Academy, devant ce décor : petite, élégante, et vive, le teint animé et les yeux plus brillants par le soleil et la bise, avec le couchant derrière elle. Mais elle était aussi de nature un peu bourgeoise. Elle n'était pas du nombre solennel des élus. Il enleva sa casquette, tandis qu'elle les rejoignait et se pencha au bras de son mari.

— Comment allez-vous ce soir, Mr Fakenham? dit-elle; et elle s'enquit de la pêche.

Ils marchèrent doucement tous trois ensemble et s'arrêtèrent pour se dire bonsoir. Mais Jack avait évidemment quelque chose sur le cœur, car il revint à la charge.

— Je lui disais, affirma-t-il, presque sur un ton de défi, que je me moque absolument de ce que les gens peuvent dire, et il est tout à fait de mon avis.

— Mais naturellement, dit Mary d'un air étonné dont la sincérité inspira quelques doutes à Jim. Naturellement, nous faisons ce qui nous plaît, chacun chez nous.

— Cela ne regarde que nous, je pense, répéta Jack.

Jim le regarda doucement. Il s'estimait assez bon juge en matière d'humeurs.

— Vous voyez ce qui en est, Fakenham, continua l'autre. J'ai eu un choc. Je n'ai pas besoin d'y insister, mais c'est comme ça. Et je vais changer de manière de vivre. Cela ne plaisait pas beaucoup à ma femme, d'abord, mais nous avons eu une bonne conversation hier soir, et elle voit les choses comme moi maintenant; du moins certaines choses. Je sais que c'est ridicule de vous parler comme ça, mais je désire que vous leur fassiez savoir — dans les termes que vous voudrez, bien sûr, — que nous savons ce que nous faisons. Nous espérons donc qu'ils s'occuperont de leurs affaires.

Jim jeta un coup d'œil vers Mary. Tout cela lui semblait légèrement indécent et il se demandait ce qu'elle en pensait. Mais elle regardait son mari avec une expression qu'il ne pouvait pas comprendre, un regard ferme, un regard admiratif aussi; c'était inexplicable.

— Oh! j'en suis sûr, commença Jim, assez mal à l'aise.

— Oui, c'est bien cela, mister Fakenham, dit la jeune femme. Jack et moi sommes entièrement d'accord sur cette affaire. Nous désirons que ce soit une chose entendue.

De nouveau elle regarda son mari, et de nouveau Jim fut un peu surpris. Ce qu'il lisait sur le visage de Mary n'était pas du tout d'accord avec ce qu'il en savait par son amie Sarah. Cependant, se dit-il, cela ne le regardait pas.

Il fallait maintenant démonter la canne à pêche et ce travail prit un bon moment pendant lequel les autres attendirent. Puis, on échangea les propos usuels et Jim partit. Jack et Mary le regardaient s'éloigner.

Mary prit de nouveau le bras de son mari et le pressa.

— Oh! Jack! dit-elle sans aucun préambule, je suis contente que nous ayons causé hier soir.

— Oui, dit Jack.

Jim Fakenham semblait destiné à remplir ce rôle de confident pour lequel il ne se sentait aucune disposition, à moins qu'il n'eût affaire à des tempéraments très subtils.

Il descendit pour dîner une heure plus tard, vêtu d'un smoking, d'un pantalon bordé et d'une chemise qui semblait faire discrètement allusion à un jabot; comme il estimait que l'ensemble

exigeait une fleur, il sortit par la porte-fenêtre du salon pour s'en procurer une au plus tôt.

Il tomba sur lady Sarah, prête aussi pour le dîner; elle avait un air troublé qui ne lui était pas habituel. Elle tenait une lettre à la main.

Il fit une ou deux réflexions, choisit une rose blanche et la plaça dans sa boutonnière, tandis que Sarah le regardait distraitemment.

— Écoutez, dit-elle tout à coup, c'est affreusement indiscret de ma part; mais lisez ceci... et, surtout n'en soufflez mot à personne.

Il prit la lettre, jeta un coup d'œil sur la signature, puis, revenant au commencement il la lut d'un bout à l'autre. Il la rendit sans aucun commentaire.

— Eh bien? dit Sarah.

— Je n'ai pas de remarques à faire, observa Jim, les mains dans ses poches et regardant le coucher de soleil.

— Mais je ne comprends pas du tout! Cela ne ressemble pas à Mary. Croyez-vous qu'elle cherche à se solidariser avec son mari?

Jim fronça étroitement ses lèvres. (C'était chez lui l'équivalent d'un haussement d'épaules.)

— Je la connais à peine, vous savez.

— Mary ne jouera pas la comédie avec moi, dit violemment la jeune fille. Je saurai ce qu'il y a là-dessous.

— Non, je ne crois pas qu'elle joue la comédie, dit Jim; je viens de les rencontrer. Il semblait moins à l'aise qu'elle, si je puis dire... Oh! non; je ne veux pas dire qu'il abandonnait la partie. Au contraire, il paraissait très combatif. Mais il m'a demandé tout de suite ce que lady Carberry pensait de tout ça, et elle n'a rien demandé.

— Mais elle le savait.

— C'est peut-être pour ça.

Sarah demeura un instant silencieuse, pliant et dépliant la lettre.

— Je ne comprends pas cette histoire de sa conversation avec Mr Jack, hier soir, ni ce que cela a changé. Qu'est-ce que cela peut changer? Il est complètement fou. Ne le croyez-vous pas?

— Si.

— Mais Mary ne le croit pas. Loin de là. Oh! dites-moi ce que vous en pensez.

On avança d'un pas dans l'allée sans parler. Le sol descendait à pic derrière eux et, de l'autre côté de la vallée, Mannigham Hall dardait au loin ses cheminées au milieu des bois. Le soleil était couché maintenant, mais le ciel étalait encore une gloire de couleurs.

— Ils sont catholiques, dit-il enfin. Et avec les catholiques on ne peut jamais savoir. Il y a toujours une étincelle de fanatisme, et cela flambe tout à coup. (Il se trouva extrêmement subtil et fort, en proférant cette phrase.) Personnellement, j'incline à croire que Mrs Weston était — mettons : piquée par ce que lady Carberry a dit hier. Elle est probablement rentrée chez elle un peu furieuse. Alors, ils ont causé, comme elle dit, et elle s'est décidée, en partie par dépit et en partie, je suppose, parce qu'elle aime beaucoup son mari, à vouloir ce qu'il veut.

— Et vous croyez que c'est tout? Mais elle écrit comme si elle se repentait de quelque chose; voyez ce passage où il est question d'accord, et cætera. Et cette autre phrase mystérieuse à la dernière page : cette chose qu'elle ne pourra jamais avouer à personne.

Jim sourit.

— Vous croyez que cela ne veut rien dire?

— Non, c'est-à-dire oui.

— Vous en êtes sûr?

— Je pense que cela fait partie de l'attitude.

Sarah soupira.

— Eh bien! je l'espère, dit-elle. Si Mary devait aussi devenir dévote, je ne me fierais plus jamais à personne. Pourquoi souriez-vous, master Fakenham?

— Parce que... parce que c'est si drôle. Est-ce que les femmes s'observent toujours ainsi les unes les autres avec intérêt, avec passion?

Sarah sourit.

— Mary est si charmante, dit-elle. Non, elles ne font pas toujours ça, bien sûr. Mais si; je crois qu'elles le font plus que les hommes.

Le dîner était dans cette maison une affaire auguste, conduite avec une solennité inimaginable. D'autres personnes pouvaient

faire des changements, commencer par ceci et finir par cela, dîner au jardin, servir, pendant les chaleurs, la soupe glacée et le café frappé, et permettre aux cigarettes d'apparaître jusque sur la nappe; mais ici, il n'y avait pas d'excentricités. Mil huit cent soixante-dix était, je crois, la date où lady Carberry avait commencé à briller dans le monde; et les détails de savoir-vivre ayant cours cette année-là — j'oublie en ce moment en quoi ils consistaient — étaient pour elle immuables et sacro-saints. Le pauvre Jim avait conscience de commettre mille solécismes; son smoking lui-même avait été inspecté à travers un long face à main; mais il était décidé à ne pas céder, et il compensait par une extrême déférence dans la conversation ces petites fantaisies que la vieille dame désapprouvait. Il est réconfortant de constater que les jeunes gens de ce type exercent une singulière attraction sur les vieilles dames sévères du type de lady Carberry; elle se permettait de parler devant lui avec une confiance qu'elle n'accordait pas à tout le monde. Elle l'autorisait même à fumer sa cigarette jusque sous les fenêtres du salon.

Quand le fromage apparut, elle braqua la conversation dans la direction dangereuse.

— J'ai beaucoup pensé à cette pauvre Mrs Weston, dit-elle. Je trouve terrible qu'elle soit ainsi opprimée.

Cela donnait le la. Il était évident que l'attitude choisie par lady Carberry serait celle de la commiseration. Elle employait deux méthodes vis-à-vis de ses adversaires : l'une consistait en une sévère réprobation publique ou en un silence encore plus sévère; l'autre, en une compassion véhémement contre laquelle il était impossible de tenir. C'était sous ce fouet que Mary devrait se courber; elle allait être représentée comme la victime de la folie de son mari. Il importait peu que l'affaire ne regardât aucunement la vieille dame; comme elle le disait elle-même dans une phrase irrésistible, elle en faisait son affaire, et cela suffisait.

Sarah leva furtivement les yeux.

— Nous n'y pouvons naturellement rien, poursuivait sévèrement sa mère; il faut s'attendre à voir le village entier bouleversé et l'œuvre du recteur compromise. Nous n'avons qu'à nous taire : je connais cela. Mais je le regrette pour cette pauvre femme.

Sarah rougit un peu.

— Mère, je crois que cela n'en vaut pas la peine, dit-elle. J'ai reçu une lettre de Mary. Elle paraît tout à fait résignée.

La vieille dame secoua la tête avec un sourire amer. Jim observait, dans cet état quasi paralytique où le jetaient malgré lui, les propos emphatiques de son hôtesse, la miniature de feu lord Carberry (I) — un gentilhomme en habit rouge, avec des favoris et une très longue lèvre supérieure — qui s'élevait et retombait sur la gorge voilée de dentelles de sa veuve.

— Elle le dit, proféra la grande dame; elle est obligée de se solidariser avec son mari. Je l'en approuve vivement. Mais elle est bien trop raisonnable pour être de son avis. A la première occasion, j'en causerai à fond avec elle.

Miss Fakenham murmura une approbation admirative.

Quel spectacle terrifiant et malgré tout attirant, que cette tyrannie des vieillards. Voilà toute la situation jalonnée, sans égard aux droits des autres ou, pour changer de métaphore, voilà tous ces personnages fixés comme des marionnettes à leur fil de fer, dans les rôles que leur attribue cette seule vieille femme. Je renonce à décrire son autorité. Jim s'en rendait compte, sans doute, d'une façon détachée; après tout, il n'était que son invité. Il ne pouvait guère se rappeler une seule conversation tenue sous les auspices de son hôtesse au cours de laquelle il eût dit sincèrement ce qu'il pensait (c'est là le seul inconvénient de l'autorité). Sarah s'en rendait compte, sans rien qui ressemblât à de l'indignation : son indignation avait peut-être fait dix fois explosion en autant d'années, et semblait éteinte en elle. Une résignation morne et à demi facétieuse l'avait remplacée. Miss Fakenham s'en rendait compte et faisait ses délices de cette force. Les domestiques debout derrière les chaises s'en rendaient compte; s'ils l'avaient oublié, cette omission leur eût coûté leur place. Le mobilier même de la salle à manger, — le buffet désespérément incommode, acheté en l'an de grâce 1873, les chaises d'acajou aux pieds gouteux, le tapis suffocant, la splendeur terrible des tableaux — tous s'en rendaient compte, ou du moins ne restaient à leur place que

(1) N. B. — Je n'ai pu découvrir que ce gentilhomme ait jamais fait autre chose que d'écrire, au sujet de l'administration des Indes, quatre opuscules très sévères pour la politique libérale de son temps. Il semble avoir été un homme d'une obscurité presque saisissante, et je soupçonne que sa femme a dû le mener par le bout du nez.

grâce à elle. Cette personnalité planait sur tout et s'appropriait tout. Mais elle n'avait son siège qu'en cette seule vieille dame, obèse et déformée, dans une situation de second plan, douée de facultés moyennes, toujours un peu souffrante, ayant le portrait de son défunt mari au cou, un bracelet de cheveu du même au poignet, une riche robe noire garnie de dentelles, une petite maison de campagne, une maison en ville, et deux mille livres de revenu annuel.

Pourquoi le ciel permet-il ces choses ?

### III

C'est une des caractéristiques du clergé catholique, des hommes politiques et des diplomates d'en dire habituellement moins qu'ils n'en pensent, au contraire du reste des humains. Le prêtre met ses idées en ordre avant de les formuler, tandis que le laïque emploie la parole comme méthode de pensée. (Il y a naturellement des exceptions à ces deux règles.)

Le Père Banting, par exemple, n'avait pas du tout mis ses idées en ordre au sujet de la nouvelle situation qui se développait autour de lui, et, en conséquence, il n'en disait mot à personne, sauf en ce qui concernait les plus simples faits extérieurs. Il ne savait pas si leur développement se poursuivrait ou s'arrêterait; si Jack deviendrait plus ou moins dévot, si, par la suite, Mary souffrirait plus ou moins du changement. Mais il y pensait beaucoup. Il est certain, bien que le monde soit persuadé du contraire, qu'un prêtre est, en général, un homme extrêmement sensé et prudent. Il sait très bien par les livres, si ce n'est par sa propre expérience, que les catastrophes les plus graves et les plus irrémédiables suivent souvent un excès de zèle. Il a lu, s'il ne l'a pas observé, que naufrages sur naufrages ont été causés par un excès de vouloir; une des maladies qu'il a le plus souvent à combattre est cet état d'esprit appelé scrupule — résultant, dans la plupart des cas, de quelque excès de vertu sans contrepoids.

Le Père Banting, donc, n'était pas aussi satisfait qu'on aurait pu le croire de l'entrée subite de Jack dans la dévotion. Il était naturellement heureux des fruits solides qu'elle avait donnés jusque-là; mais il n'en avait tiré aucune conclusion pour l'avenir. Quant à l'origine de tout cela — cette résurrection d'une mort apparente — il la mettait dans une petite niche de son esprit où il avait déjà renfermé un certain nombre de paquets bien enveloppés, sous l'étiquette « douteux ». Il ne savait pas : c'était tout. Il marquait le pas, et en même temps, il était en correspondance avec son évêque au sujet de l'emploi des mille livres.

Les pièces qu'il occupait maintenant marquaient un progrès sur son ancienne installation. Elles étaient au nombre de trois dans l'aile de la chapelle : sa chambre à coucher, petite et peu aérée, presque remplie par un grand lit et un ange en plâtre rose, aux ailes écornées; son bureau, où ses pipes et ses livres s'étaient installés partout, et une petite pièce austère où il pouvait prendre ses repas quand le squire était absent. Mais elles étaient confortables et commodes, et il était bien agréable de ne plus avoir à monter le parc à pied tous les matins, à jeun. Quand c'était nécessaire, il recevait ses visiteurs en bas, dans la sacristie.

C'est là que Sarah fut priée de l'attendre un matin où elle avait demandé à le voir, une quinzaine de jours plus tard.

Elle n'était jamais entrée dans une sacristie auparavant, et elle regardait autour d'elle avec une curiosité supérieure. Il lui semblait être dans les coulisses. Il y avait deux chaises, du genre Glastonbury, auprès d'une table de bois blanc d'aspect misérable sur laquelle reposaient un grand livre plat, un encrier, une plume encreuse, un livre de dévotion taché, et deux ou trois linges chiffonnés. Une sorte de grand placard à tiroirs, recouvert de moleskine, occupait un des côtés. Dans le fond s'entassaient pêle-mêle de petits récipients de verre, un plat, une bouteille de vin et un calendrier mystérieux. D'autres accessoires lui tombèrent sous les yeux comme elle inspectait la pièce : un objet plat, enveloppé d'une housse, pendu à un bâton, deux baguettes cerclées de bronze, un encensoir. Une garde-robe jaunâtre, entre les deux fenêtres, était entr'ouverte et l'on apercevait du linge à l'intérieur. Tout cela était assez mesquin et mal épousseté. Il n'y avait pas là grand prestige, en tout cas.

Sarah s'assit et presque aussitôt le Père Banting entra en faisant craquer ses bottines neuves, à côtés élastiques et à faux lacets.

Il était assez difficile à Sarah d'aborder son sujet, car il ne s'agissait de rien moins que de voler tous les renseignements possibles. Elle était persuadée, naturellement, qu'il en savait

long sur cette affaire, si même il n'en portait pas la responsabilité. Elle ne le suspectait pas positivement d'avoir tout agencé dès le commencement, mais elle était tout à fait certaine qu'il avait, depuis lors, très adroitement tenu les fils. Il y avait par exemple ces mille livres dont Mary lui avait dit un mot.

— Je suis venue vous parler de Mrs Weston, dit-elle, avec un air de grande franchise. Elle ne sait naturellement pas que je suis venue et vous ne lui direz rien, n'est-ce pas ?

Le Père Banting sourit aimablement. Il ne savait absolument pas quoi répondre.

— Mais non, bien sûr, si vous le désirez, dit-il. Ne voulez-vous pas changer votre chaise de place, lady Sarah ? J'ai peur que vous ne soyez dans un courant d'air.

Il se leva et s'assura que la porte de la chapelle était fermée. Sarah réprima admirablement son impatience.

— C'est un bouleversement terrible, dit-elle, quand il se fut rassisi. Pour vous, mon Père, c'est naturellement parfait. Je le comprends, très bien. Mais je me demandais si je ne pourrais pas faire quelque chose pour arranger cette affaire. Mary — Mrs Weston — paraît très changée.

Le prêtre retira ses lunettes, sortit un mouchoir de soie écarlate de la poche d'une très vieille soutane, et commença à faire soigneusement briller les verres. Mais il ne disait toujours rien. Sarah le jugeait vraiment très bête, et le fait est qu'il ne paraissait pas très intelligent. Il avait ce qu'on appelle une aimable expression. Il grisonnait rapidement et, au-dessus de ses yeux, dont le regard était plus faible que j'aimais maintenant qu'il avait retiré ses lunettes, son front était d'un rose humide. Il portait un col de celluloid un peu jaune au bord, observa Sarah.

Quelque chose l'irrita dans son air de timidité. Elle trouvait terrible que ce vieil homme stupide — qui n'avait pas même cette forte et habile personnalité qu'on attend chez un prêtre — influençât ainsi des gens comme Jack et sa femme. C'était seulement parce qu'il était prêtre, supposait-elle. Elle, en tout cas, n'avait pas de lui une crainte superstitieuse. Elle devint donc un peu plus arrogante qu'elle n'en avait eu l'intention.

— Cela fait très mauvais effet dans le voisinage, vous savez, tous ces changements. Je ne crois pas que votre... votre Eglise ait à y gagner par la suite. Les gens commencent à parler.

Il remit son mouchoir dans sa poche. Un coin en sortait encore, tranchant vivement sur le drap sombre et lustré. Puis il mit ses lunettes et toussa pour éclaircir sa voix.

— Que désirez-vous de moi, lady Sarah ? Je ne comprends pas très bien. Que disent les gens ? (Ah ! elle avait frappé juste, alors ! Elle se félicita de son adresse.)

— Je ne voudrais pas vous offenser, dit-elle en souriant et en observant les vieilles mains un peu lourdes croisées sur la table, mais vous savez ce que les gens disent des intrigues des prêtres. Je n'y crois naturellement pas, mais...

— Alors, pourquoi m'en parlez-vous ? riposta-t-il doucement. Elle sursauta un peu. Cela ressemblait presque à une réprimande. Mais c'était hors de question, bien sûr.

— J'ai cru que c'était mon devoir, dit-elle avec tolérance. Je savais que vous ne voudriez pas faire quelque chose qui pût jeter un discrédit...

— Dois-je comprendre que vous croyez que je pousse Mrs Weston ?

Elle fut sincèrement étonnée.

— Mais oui. Et je ne vous en blâme pas le moins du monde. C'est parfaitement légitime de votre part. Je le comprends très bien.

Il toussa encore, un peu brusquement, et elle l'entendit écarter ses pieds croisés sous la table.

— Et vous êtes venue me dire...

Elle semblait avoir si bien réussi jusque là, qu'elle se décida à frapper un coup beaucoup plus hardi qu'elle ne l'avait cru possible. Elle n'avait pas eu l'idée qu'il céderait aussi facilement. Il paraissait n'avoir aucune personnalité.

— Oui, je suis venue voir s'il ne serait pas possible, même maintenant, de dissuader Mr Weston de ce projet. Vous savez que Mrs Weston ne peut pas s'y résigner, bien qu'elle ait cédé à la fin. Ne croyez-vous pas que quelques mots, glissés avec tact au bon moment, pourraient encore l'arrêter ? Je suis sûre que vous savez la façon — au confessionnal, peut-être — ou bien...

Il retira de nouveau ses lunettes, prit encore son mouchoir et recommença à faire briller les verres.

Sarah sentait son courage croître à l'infini. Elle s'était préparée

non sans crainte, à une entrevue formidable, car, en dépit de ses protestations, une sorte de peur indéfinissable de ce vieil homme couvait en elle. Elle lui avait très rarement parlé auparavant, peut-être une demi-douzaine de fois en tout ; mais elle avait une sorte de méfiance innée et de terreur du prêtre, comme de quelqu'un qui dispose d'artifices et de pouvoirs inaccessibles au commun des mortels. (Bien entendu, elle aurait nié hardiment cela, si on l'eût mise au défi.)

Et maintenant qu'elle l'avait vraiment affronté, il n'était rien du tout — rien qu'un vieillard timide et myope au milieu de ses pauvres instruments de culte. Elle attendait sa capitulation qui ne tarderait sûrement pas.

Il mit ses lunettes sur la table à côté de lui et essuya soigneusement son nez.

— Lady Sarah, dit-il, je regrette d'avoir à vous dire ceci, mais j'y suis obligé. Je crois que vous ne comprenez pas très bien ce que vous faites.

Elle le regarda avec le plus profond étonnement.

— Je crois comprendre, dit-il, en pesant ses mots, que vous m'avez menacé du mécontentement de vos amis si je persistais, vis-à-vis de deux de mes ouailles, dans une conduite que vous m'attribuez sans aucune preuve. Je ne discuterai pas si cette conduite est oui ou non la mienne, mais je suis obligé de vous dire que je ne peux pas un instant autoriser Votre Seigneurie à intervenir, même avec les meilleures intentions, ou à me suggérer ce que je dois dire ou ne pas dire au confessionnal.

— Mais, mon Père.

— Je regrette beaucoup que Votre Seigneurie ait cru possible...

— Mon Père.

Il se leva avec fermeté, ramassant ses lunettes, mais ses vieilles mains tremblaient malgré lui.

— Je suis sûr que Votre Seigneurie ne m'en voudra pas de lui avoir parlé ainsi. Je... j'ai cru bien faire en lui expliquant la situation aussi clairement que possible.

Sarah aussi s'était levée, pâle de colère et de désappointement. Et la pire était qu'elle savait très bien qu'elle était fautive.

— Je ne vous ennuierais plus de cette question. Au revoir, mon Père. Je regrette que vous m'avez si mal comprise.

ROBERT-HUGH BENSON.

(Traduit par Madame Maurice Denis)

(A SUIVRE.)

## « Les clubs, temples de la religion bolchevique »

C'est à Varsovie que nous saisissons le mieux la mystique bolchevique. Les Polonais, que l'on a appelés les Latins du Nord, sont bien placés pour connaître toutes les formes intimes que recèle le nom devenu banal de bolchevisme. Grâce à eux, nous avons pu étudier une des physionomies les plus curieuses de la nouvelle foi, une de ses plus rituelles manifestations. Mais deux explications liminaires sont indispensables. Nous ne confondons nullement le régime politique, qui gouverne la Russie, officiellement l'U. R. S. S., l'Union des Républiques Socialistes des Soviets, avec la foi que constitue le Bolchevisme ou Communisme. Nous-mêmes, signalions récemment, dans un journal de l'autre rive méditerranéenne, ce double aspect du régime russe, propagande mystique du Communisme pour des fins politiques s'inspirant des principes de la diplomatie du Tzar, Moscou bien souvent déçoit par ses accès de nationalisme russe : on ne comprendra ces accès que si l'on veut bien se rendre compte que les Soviets ont adopté une religion d'Etat, le Communisme, religion complète avec ses dogmes, ses prophètes, ses prêtres et ses temples. Ces distinctions faites, qu'on veuille bien nous suivre, maintenant, dans la partie pittoresque de notre voyage.

Le Communisme, considéré ainsi, se présente comme la dernière en date des grandes manifestations religieuses ! Son fondateur,

Lénine, est le dernier, le plus récent des grands prophètes. La foi qu'il a inculquée à ses disciples, ceux-ci s'efforcent de la faire pénétrer sinon dans les cœurs des fidèles de l'ancienne Sainte-Russie du moins dans les cerveaux, à l'aide de la faucille, plus spécialement du marteau bourreur de crânes! Cette brutale ou insidieuse opération se fait dans les temples bolcheviques.

Ces temples ne revêtent aucune des perfections de ligne de l'art gréco-romain, rien du Panthéon d'Agrippa, ni du Parthénon de Phidias. On n'y retrouve aucune des grâces mystiques et du recueillement des mosquées de l'Islam, — rien des enchantements exotiques des pagodes bouddhiques, — rien enfin des miracles de l'art chrétien, Saint-Pierre de Rome, Notre-Dame de Paris, Sainte-Sophie et les clochers bulbeux de Saint-Bazile de Moscou. La nouvelle religion a créé ses temples à son image doctrinale. Son esprit terrien et matériel a vite éteint toute trace d'un élan métaphysique. Tandis que la religion est d'essence exaltante surnaturelle, baignée de spiritualisme, le bolchevique se suffit à lui-même et ne recherche dans ses lieux de recueillement qu'un confort et qu'une atmosphère matérialistes.

Pénétrons donc dans l'un de ces temples consacrés à Lénine et à quelques-uns de ses disciples. Une maison ou un grand appartement. De construction moderne, sans ligne, sans esthétique, mais pratique et économique. Parfois c'est un palais à l'architecture et à l'ornementation extérieure rococo ou d'un élégant style impérial, enlevé aux odieux bourgeois ou à la perversion tzariste, qui sert de temple. Et ces temples s'appellent des « clubs », comme en d'autres climats la maison du Seigneur se nomme église ou mosquée.

Entrons-y. Des pièces grandes et petites. Partout des portraits ou des photographies des nouvelles idoles. La plus en vue, elle est gigantesque, c'est celle de Lénine, le nouveau rédempteur. La couleur rouge domine d'une manière absolue : tentures, drapeaux, tapis. Rouges aussi les robes des nouvelles vestales vouées au culte du Maître et de la jeunesse féminine qui se prépare à recevoir le sceau du nouveau dogme.

Une grande salle, la plus spacieuse de toutes, rassemble des néophytes et les hérétiques, et les hérétiques sont nombreux et curieux. C'est là que les prêtres du nouvel évangile essayent de maintenir vivace la foi des croyants, de convertir les obstinés, de secouer les indifférents. Ici se tiennent conférences et assauts d'éloquence. Ici se donnent les spectacles destinés à propager et à vulgariser la religion communiste. Ici sont présentés les films qui doivent fixer les travaux et les œuvres des missionnaires de Lénine. Ici se donnent des bals publics. Et pourquoi pas? La danse n'est-elle pas d'origine religieuse! Elle vient apporter à la Russie soviétique ses traditions sacrées et les mettre au service du culte du « Matérialisme » : les danses nouvelles, soviétiques, imitent, en effet, les locomotives, les moteurs, les avions! Danses extraordinaires auxquelles sont conviées d'étranges servantes d'Euterpe et de Terpsichore.

Et dans les diverses salles s'agitent les débats les plus divers allant des discussions du soviet local aux moyens d'imposer à l'univers les suprêmes et collectives décisions de la volonté communiste. Chaque pièce a : a destination particulière et son nom personnel. Voici la Physiculture — lisez culture physique — chapelle du grand temple. La barre fixe, le trapèze, des attirails de boxe, les éperons et la cravache pour l'équitation, les fleurets de l'escrime, etc., soit tout ce qu'il faut pour raffermir les membres et les muscles de la nouvelle génération russe en qui se concentrent les plus ardents espoirs du dynamisme bolchevique. Salle de Radiophonie. Les fidèles y entendent à loisir l'Orient et l'Occident, l'opérette, le concert ou le fox-trott. Salle de jeux : ceux-ci se limitent, en pays soviétique, aux inoffensifs jeux de dames et jeux d'échecs. Salle de culture intellectuelle : journaux,

livres, revues, opuscules avec une certaine mésestime des œuvres russes. On y apprend à lire, à écrire, à compter, et même l'anglais et le français. Salle de la Femme, où la blonde slave et la brune fille du Caucase peuvent s'assimiler les vertus de la parfaite maîtresse de maison pour rendre heureuse une société familiale qui, aujourd'hui, n'existe plus en Russie! La salle de Musique, où tous les instruments sont enseignés aux amateurs, et les Russes, comme chacun sait, aiment la musique avec amour.

Arrêtons-nous plus longuement dans la salle de la chimie et de l'aviation. C'est l'une des plus intéressantes. Elle est destinée à vulgariser les découvertes les plus récentes de la Science et à préparer les esprits à la défense du communisme par les éléments belliqueux les plus modernes. On y trouve tous les spécimens de gaz asphyxiants, des modèles de masques protecteurs contre les mêmes gaz, des croquis de moteurs d'aéroplanes, etc., et toute une vaste littérature sur la composition, les effets, l'utilisation des bombes aériennes destinées à détruire les hommes de la terre. Et tous les fidèles, grands et petits, témoignent d'un passionnant intérêt pour cette salle modernissime et humanitaire! Quelle merveilleuse organisation, quel système commode pour une large diffusion de toutes ces spécialités technico-militaires dont la connaissance est devenue indispensable à qui veut faire la guerre. Or, comme chacun le sait également, tout bon communiste doit être muni des éléments nécessaires pour qu'il puisse se battre en première ligne!

Et la salle de l'Athéisme! Cette salle dont l'œuvre pourrait bien devenir formidable pour l'avenir de la Russie, choquera tout Méditerranéen par son caractère essentiellement négatif et antispiritualiste. Tout enfant de la Grande-Mer naît dans un bain spirituel religieux ou national. Or, la salle de l'Athéisme est destinée à détruire, dans l'âme russe, tout espèce d'atavisme religieux et y mettre, dans une place ainsi rendue nette, le matérialisme de Marx ou de Lénine. Les murs sont recouverts de tentures de couleurs violentes sur lesquelles ressortent en rouge ou en noir les représentants des diverses confessions religieuses dans les attitudes les plus irrespectueuses. Ces attitudes sont tellement impudentes qu'elles rendent perplexes ceux-là mêmes qui ont conservé quelque tradition morale et une certaine considération pour tout élément de spiritualité indépendamment de tout régime politique, de tous principes sociaux ou philosophiques... C'est la Destruction, véritable déesse de ces lieux infernaux.

Et ces grossières caricatures sont accompagnées et commentées par d'immondes légendes, habilement rédigées, de façon à retenir forcément l'attention des jeunes intelligences à qui la salle est largement ouverte. Leur esprit inquiet, leur âme encore plastique, leur sang bouillant, réagissent avec éclat et s'enflamment d'une révolution morale et sociale, l'une des plus follement méthodique des folies humaines.

La revue l'Athéisme est l'organe officiel des échos de cette salle et de l'association des « Sans-Dieu ». Elle est illustrée du même genre de caricatures que les parois de la salle, mais verse à dose plus forte encore, à ses lecteurs, la philosophie de l'athéisme qui doit définitivement libérer le néophyte de tous scrupules et de tout regret d'une croyance spiritualiste.

Et les jeunes enfants ou adolescents qui arrivent à la vie ne sauront jamais par exemple ce que fut la religion chrétienne qu'apportèrent au pays les saints nationaux Cyrille et Méthode et qui, il y a neuf siècles, s'attacha à libérer leurs sauvages ancêtres de leur état de brutes. Ils ne savent de la religion de leurs pères que des récits de misère et de dégénérescence dont ils font, en fin de compte, remonter la responsabilité à ce Dieu ignoré, mais haï avant d'être connu!

Tels sont les temples de la religion de Lénine. Ils sont nombreux dans chaque ville, dans chaque centre industriel de l'Union sovié-



tique. Le Gouvernement des Soviets et le parti communiste, l'un appuyant l'autre, donnent à ces clubs un développement formidable et des soins assidus. Certes, leur aspect d'éducation et de formation pratique du citoyen est séduisant, et leur attirer même des défenseurs de bonne foi. Mais ce n'est qu'une façade : la dissociation de tout sentiment religieux, de tout souci moral, de toute

aspiration spirituelle est bien le fondement de ce culte matérialiste. Telle est la vérité. La mort de l'Idéal, voilà l'atroce ambition de ces étranges mystiques. Et l'Idéal mort, périssent avec lui toutes les forces spirituelles qui font la dignité de la nature humaine, vœu monstrueux des moines qui desservent ces temples infernaux.

PHILIPPE DE ZARA.

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### La chaire de Droit public à l'Université de Louvain

On n'accusera pas les auteurs de *L'Université de Louvain à travers cinq siècles* de s'être faits les complaisants panégyristes de la grande institution jubilaire. Ni M. van der Essen n'a tu ses malheurs qui la mirent à deux doigts de sa perte, ni le vicomte Ch. Terlinden n'a dissimulé ses défaillances. L'un et l'autre ont jugé que, comme la Papauté, elle n'avait besoin que de la vérité seule.

Je voudrais ici donner quelque idée de la très intéressante étude consacrée par Ch. Terlinden à ce qu'il appelle par un terme abusif les *Avatars*, à ce qu'il faut appeler les *Vicissitudes* de la Chaire de Droit public à Louvain, au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Malgré quelques noms qui brillent dans la science, Verheyen, Réga, Vonck, Paquot, Minckeleers, ce siècle n'est pas son âge de gloire : après son radieux printemps de l'humanisme et de la théologie au XVI<sup>e</sup> siècle, après sa forte maturité au XVII<sup>e</sup>, l'âge suivant sonne la décadence. Sa Faculté de Droit avait jeté, au siècle précédent, un incontestable éclat avec sa pléiade de juristes-consultes, de « publicistes », comme on disait : l'Athois Gudelin, Burgondus d'Enghein Zypaeus, le premier auteur d'un Droit belge; Diodore van Tulden, Pierre Stockmans, qui eut le courage de combattre le droit de dévolution si cher à Louis XIV; Jacques Edelheers, qui étudia les prérogatives des Etats de Brabant; Gaspard Gevaerts, qui s'appliqua à la « Joyeuse Entrée », comme Antoine Lebrun, à la « Bulle d'or », et Vernaeulus qu'il ne faut pas oublier, l'historien de l'Université.

Ces juristes avaient, surtout sous Albert et Isabelle, élaboré un Droit belge, unification de nos coutumes, défendu la notion de monarchie équilibrée par les contre-poids des Conseils et des représentants de la nation, opposé au césarisme païen le principe du bien général supérieur aux caprices princiers, revendiqué l'origine divine du pouvoir et, en somme, fait pièce au gallicanisme dans les rapports entre l'Eglise et l'Etat.

\* \* \*

Toutefois une grave lacune existait à Louvain dans l'enseignement juridique : le *Droit public*, tant interne qu'externe, n'y était pas donné *ex-professo*, il n'était pas organisé en branche spéciale. De cette haute discipline, couronnement des études du droit, embrassant tout ce qui regarde la souveraineté, la distribution des pouvoirs, l'organisation de la cité, les relations internationales, la paix, la guerre, que sais-je? de cette science si vaste, si complexe qui, loin de se confiner dans la spéculation, retentit si profondément sur les destinées des peuples, on peut dire sur l'orientation de l'humanité, de cette science dont Grotius jetait les fondements, en y mêlant de lourdes erreurs, à l'Université protestante de Leyde, Louvain par la plus étrange aberration se désintéressait, ou plutôt Louvain la bouda, lui tourna le dos et prétendit l'ignorer.

Sans doute, on en trouvait des bribes dans les cours de Droit romain d'Antoine Perez et de Van Tulden, de Droit canon et de

Théologie, dans la chaire historico-politique du Collège de Busleyden, surtout peut-être à la Faculté des Arts, sous le signe de la philosophie, de l'éthique, de la politique. Mais c'était là un enseignement sporadique à titre subsidiaire, ou plutôt occasionnel et accessoire.

La Faculté de Droit, avec son Collège annexé des Bacheliers, s'ankylosait dans la routine et restait hostile à toute innovation. Des voix indépendantes avaient protesté; Hopperus, déjà, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, Van Tulden, cinquante ans après, mais ils se heurtaient à la force d'inertie, leurs réclamations dérangeaient les calculs mesquins de l'égoïsme.

Cependant nous avons passé à l'Autriche, la Belgique est autrichienne de 1715 à 1792, et ce gouvernement du « despotisme éclairé » était essentiellement un gouvernement de juristes. Il se préoccupait de faire donner une éducation juridique à cette nombreuse jeunesse de la noblesse d'Allemagne, qui affluait à Louvain, à Cologne, bientôt à Leyde. Il voulait créer une pépinière d'hommes de gouvernement, de légistes, imbus des principes de la monarchie autrichienne, c'est-à-dire de l'absolutisme qui s'appellera bientôt le josphisme.

Les circonstances politiques, par une sorte d'évolution, faisaient passer au premier plan une foule de questions relevant du Droit public et dont la solution s'imposait.

Comment laisser ouverts, sans en discuter les données, sans en approfondir les aspects juridiques, des problèmes tels qu'en posaient la liquidation de la Succession d'Espagne par les traités d'Utrecht, de Rastadt, de Bade, l'odieux traité de la Barrière, la Compagnie de commerce des Indes fondée à Ostende, et bien d'autres?

C'est sur le terrain des réalisations que le Droit public, externe et interne, surgissait avec la plus urgente opportunité. Il s'agissait de revendiquer la liberté du commerce maritime en s'appuyant même sur la *Joyeuse Entrée*, fondement de notre Droit national. Il s'agissait de défendre par des arguments de droit nos franchises, nos privilèges contre les empiètements et les menaces du « vilain transalpin ». Hercule Turinetti, marquis de Prié, le ministre plénipotentiaire qui surveillait ou remplaçait Eugène de Savoie, notre gouverneur général sous Charles VI.

De toutes façons, la chaire de Droit public au sein de la Faculté de droit était une nécessité. Il fallait opposer à l'école de Grotius l'école catholique, en s'inspirant des grands travaux du théologien espagnol, Victoria, de la pensée thomiste, de ses principaux interprètes. Il fallait fonder le Droit public catholique, opposé au césarisme païen et au néo-césarisme. Il y avait une position à prendre, planter le drapeau de la science catholique sur cette terre nouvelle.

Les juristes-lovanistes à courte vue se sont misérablement chamailés autour de l'échelle et n'ont pas su faire leur devoir.

L'initiative vint du pouvoir, elle fut malheureuse, elle fut souverainement maladroite. Le marquis de Prié, se réclamant d'ailleurs des leçons privées que donnaient à Louvain, sur ces matières, Bauwens et Wirickx, réclama une chaire, il prétendit, pour la doter, remplacer par elle la chaire historico-politique du Collège des Trois-Langues. Les proviseurs poussèrent des cris, Prié dut reculer et Bombaye nommé à la chaire vacante du susdit Collège introduisit dans son enseignement des notions de droit public. Cela se passait en 1720.

Trois ans après, les Etats de Brabant attachent le grelot, priant le marquis de Prié de ne pas pourvoir à la chaire de mathématiques

et d'en affecter la dotation à celle de Droit public. Le Conseil d'Etat acquiesce, Louvain cède en demandant le partage du gain entre les deux chaires, pour sauver la Mathèse, et Bauwens est désigné. Hélas, ami de Van Espen, janséniste et gallican, Bauwens était régalien, césarien et s'était laissé investir de la mission secrète de professer la suprématie de l'Etat sur l'Eglise et l'absolutisme royal. Son discours inaugural, « son oraison auspicielle » fut un scandaleux manifeste qui fit désertier sa chaire. Il fut d'ailleurs frappé de mort subite en 1724 et sa mort entraîna celle du Droit public à Louvain. Il avait vécu ou vivoté un an.

\* \* \*

Cependant, il avait des partisans opiniâtres qui cherchèrent à le ressusciter. Mémoire éloquent, plaidoirie et programme de Wirix adressé à l'archiduchesse Marie-Elisabeth en 1725, et qui sera renouvelé en 1740. On y trouve tout ce qui pouvait se dire de plus pertinent, de plus plausible pour défendre le Droit public contre ses éternels ennemis, canonistes et théologiens. Il y a là un curieux élève de Louvain et des Louvanistes, comparés à Leyde et aux Hollandais, les rivaux : « L'air est incomparablement plus sain en toutes les saisons, les vivres plus excellents et d'un tiers moins cher, le peuple plus doux, plus civil, plus conversable qu'en Hollande ».

Autre mémoire, anonyme, en 1734, qui propose entre autres moyens pour doter la chaire de Droit public un impôt sur les voutagadins et sur les perruques, voire celles des ecclésiastiques.

Vint à vaquer la chaire « bourguignonne », c'est-à-dire la chaire de langue française, qui n'avait été créée officiellement qu'en 1687, bien que, pour retenir les Flamands à l'Université, il fallût ouvrir un enseignement du français dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et le confier au Parisien Claude de Puy. Le Conseil d'Etat ne s'avise-t-il pas d'en proposer la suppression pour payer le professeur de Droit public! Etat de Brabant et Université protestèrent si bien que le Gouvernement dut battre en retraite.

Qui donc aurait raison de ce cadavre récalcitrant, qui ne voulait pas se laisser définitivement ensevelir? Qui plutôt le ressuscitera?

Voici Marie-Thérèse, la grande réformatrice de l'enseignement qui fonda quinze collèges thérésiens pour remplacer les Collèges des Jésuites et chargea le commissaire impérial Patrice de Nény d'arracher Louvain à la décadence.

Wirix a réitéré sa demande en 1740, elle est agréée, mais Louis XV délègue les Autrichiens en 1744 et l'année d'après Wirix meurt. Décidément, c'est la mort? Non. Le très sympathique Charles de Lorraine, beau-frère de l'impératrice, prend l'affaire à cœur, établit une junte qui, sur l'inspiration de Patrice de Nény, confère la chaire du Droit public au savant Robert, de Sivry.

Il inaugura son cours le 2 novembre 1752, l'orienta vers le droit positif et international, prenant pour base des instructions officielles, il évitait d'ailleurs les maladroites de Bauwens, se confinant dans le domaine pratique, mais sa mort survenue en 1756 posera irrévocablement sur le Droit public la pierre du sépulcre.

Malgré tous les efforts combinés de Nélis, de Nény, de Cobenzl, lui-même, le fameux ministre plénipotentiaire de Charles de Lorraine, la chaire restera muette.

Le règlement édicté en 1788 par le Conseil royal du gouvernement organisait l'enseignement du droit public et même avec une incontestable largeur d'idées, mais ce règlement restera lettre morte. L'Université sera baillonnée par Joseph II qui exila ses principaux maîtres et voulut la transférer à Bruxelles pour mieux l'asservir.

A la restauration autrichienne, la question fut remise sur le tapis, mais l'accord de 1793 entre le gouvernement et l'Université fut aussi inutile que tardif. L'*Alma Mater* allait bientôt succomber.

Un homme étrange s'est rencontré sur lequel le gouvernement autrichien avait depuis longtemps jeté son dévolu pour en faire un professeur de droit public, mais qui ne put monter dans sa chaire. C'est le fameux saintonnaire, Mathieu de Lambrechts que M. Paul Verhaegen nous a si bien fait connaître. Le type du caméléon, qui passa par tous les avatars : membre de l'Administration centrale des départements réunis, ministre de la Justice du Directoire, comte de l'Empire et sénateur, rédacteur du décret de déchéance de Napoléon et mort à Paris, en 1832, membre de la Chambre des députés.

C'est le dernier spécialiste de Louvain du Droit public, qu'il n'a pas enseigné.

La grande lacune de l'ancienne Université ne sera comblée que par la nouvelle. Le Droit public chrétien y sera exposé avec une supériorité éclatante, avec la maîtrise du savant et l'intelligence du croyant, par Charles Périn, successeur de M. de Coux. De ce grand enseignement, il nous reste l'écho dans son *Ordre international*, malheureusement inachevé, mais d'une admirable élévation de principes.

J. SCHYRGENS.

## • Au soir de la pensée •

*Les deux gros volumes que M. Clemenceau vient de publier sous ce titre ont inspiré à M. René Benjamin une captivante chronique dans le Figaro. Nos lecteurs nous sauront gré de la reproduire ici :*

Depuis un demi-siècle, dans la politique française, il n'y a eu personne de plus grand que Clemenceau. Sa rude personnalité défie toute ressemblance; son courage est indomptable; il est doué d'un cœur qui ne peut rien concevoir de mesquin : jusqu'à ses injustices qui sont grandes! Enfin, il a sauvé son pays, sujet de louange éternelle. Nous le voyons déjà ayant dépassé l'histoire, pour faire un bond dans la légende, d'où les plus prosaïques ne le tireront plus. Je l'admire avec une sorte d'exaltation. Car c'est bon de prendre du plaisir à la peinture des grands morts de Plutarque, mais c'est meilleur de regarder des vivants dignes de lui. Il n'y a que deux ans que je connais Clemenceau. J'ai voulu le connaître. J'ai été le voir. Rien ne m'y autorisait, mais j'étais fort de mon sentiment. Je suis entré. Il était coiffé de son bonnet de police, tout le poil hérissé. Le dialogue suivant s'engagea :

— Monsieur, me dit-il durement, justifiez d'abord votre existence!

Je ne me troublais pas : je le trouvais fort et raisonnable. Tranquillement, j'expliquai que j'écrivais, que l'observation de la société m'incitait à quelque amertume, que j'éprouvais le besoin d'un travail où j'aurais du bonheur, que je voulais le peindre.

Il répondit avec une sorte de fureur : « Jamais ! »

Je demandai avec une sorte d'innocence : « Pourquoi ? »

Il s'écria : « Parce que je suis libre ! »

Alors, je dis doucement, mais fermement : « Monsieur le président, je ne crois pas ! »

Ah! quel bond!

— Quoi? Comment?

— Vous êtes un grand homme, lui dis-je : vous ne vous appartenez plus... Il ne fallait pas être un grand homme. Si vos contemporains, dont je suis, désirent...

— Monsieur, répliqua-t-il d'une voix essoufflée, parce que son cœur déniait ce qu'affirmait son esprit, monsieur, je me f... de mes contemporains!!

Mes yeux sur les siens, je répétai :

— Monsieur le président, je ne crois pas. En tout cas, moi, je vous admire...

Il me coupa net : « Pas de compliments ! » Puis, dans un sourire de défiant ironie : « Sous quel prétexte m'admirez-vous ? »

Je fis : « Oh! c'est bien simple! Je n'ai pas un casque à pointe sur la tête, et c'est à vous que je le dois. »

Son regard était dur : il devint subitement doux; puis il baissa les yeux, et d'une voix blanche : « C'est d'ailleurs vrai. »

\* \* \*

Minute rayonnante, d'une si forte sincérité de part et d'autre. Les voilà les instants qui donnent du prix à nos vies misérables!... Tout à coup, entre nous, il y avait un sentiment nouveau : de l'affection. Elle arrive dans la vie des hommes comme un éclair. Elle les marque ainsi que la foudre marque les arbres. Clemenceau, dès lors, m'accorda tout, m'invita, me reçut, se confia. Ce que je n'oublierai jamais, c'est qu'il se confia même quand il se défiait, et c'est ce que je veux expliquer ici : pourquoi il se défia. En disant les deux volumes étonnants qu'il vient de publier, et qui sont comme un torrent où une eau bouillonnante s'épuise sur des blocs et des rocs, je n'ai pas cessé de le voir, d'être en face de lui; nous nous regardions encore, il était plein de bonhomie, puis soudain plein de colère, ému de mes chaleureuses adhésions lorsqu'il parlait des hommes, de la patrie, de la société, furieux

avant mes silences glacés, lorsqu'il traitait de la science et de Dieu.

Il croit à la science, il ne veut pas croire en Dieu; il ne peut pas penser qu'on croie à la fois au laboratoire et à la Providence; et si on ne lui cède pas, il se fâche.

Je ne lui ai pas cédé; je n'ai pas non plus résisté. J'ai compris toute la stérilité d'une discussion. Il y a entre nous bien autre chose qu'une divergence d'idées. Nous ne sommes pas du même siècle.

J'ai retrouvé ce sentiment intact à la lecture de son livre. Avant même de le lire, en l'ouvrant! Je suis tombé sur une phrase qui me suffit pour m'expliquer ici; je n'aurai besoin dans cet article d'aucune autre citation. Je suis tombé sur un groupe de mots dont le dernier est en italique, donc qui l'enchantent, et qui auraient ravi son père, héritier des encyclopédistes, mais ces mots, pour des hommes de mon âge, dont la réaction est naturelle et nette, constituent une déclaration inouïe, bien plus : comique! Qu'on n'aille pas croire à de l'irrespect de ma part, le comique, quand il est la constatation de ce qu'on croit une faiblesse chez ceux qu'on estime les plus grands, n'est qu'un sentiment douloureux.

Ces mots, donc, les voici : « Le fait, tout simple, est que Dieu et ses anges n'ont pas encore été observés. »

Ils sont imprimés dans le tome premier, page 148. Relisons-les. Pensons-les.

Le fait, non moins simple, c'est que Clemenceau, quand il écrit cette phrase, a du feu dans sa plume et dans les yeux; il est sûr de lancer une vérité, et qui n'est pas mince, de dissiper des ténèbres, et qui sont épaisses. Le plus grand courage, pour Clemenceau, c'est celui de la pensée; la suprême honnêteté, c'est de ne pas user avec sa conscience. Or, il est persuadé que s'il interroge avec une impartialité scientifique, cette conscience et cette pensée, elles ne peuvent le mener à rien qui seulement ressemble à Dieu. Le devoir, c'est donc d'en écarter l'image. Le devoir, c'est d'accepter héroïquement les seules données de la science. Héroïsme, au surplus, qui devient bien doux par les sublimes découvertes que l'on fait; et c'est enchanté par elles qu'à quatre-vingt-cinq ans le grand vieillard, loyal porteur du flambeau de 48, prononce dans une sorte de raideur stoïque et de dignité émouvante :

« Dieu et ses anges — c'est un fait — ne furent jamais observés. » Mais, c'est un fait, et non moins précis, que cette émotion ne nous empêche pas de sourire :

— Barrès, me disait-il un jour dans un éclat de sarcasme, ce fut un poète! mais rien que poète! Quel illogique! il a défendu les églises, et après les laboratoires! Dieu et le diable! Comment a-t-il concilié cela?

C'est précisément l'impossibilité où fut le dix-neuvième siècle de concilier Dieu et la science aux heures de ses plus pures, de ses plus loyales recherches, qui nous étonne, et... nous amuse. Nous vivons dans un temps (tout en ce monde est affaire de temps) où nous croyons toujours à la science, mais il semble que nous l'ayons mise plus exactement à sa place. Découvertes sur découvertes, avons-nous pas découvert l'insuffisance de découvrir? Tout le problème est là. Nous savons la force passée et présente de la science, mais nous sommes sûrs de son impuissance présente et future. Alors, nous savons tout à fait bien que Dieu et ses anges n'ont pas été observés. Et c'est pour nous une évidence... presque rimaire, qui ne nous conduit pas du tout à une orgueilleuse négation. Voici qu'au contraire nous refaisons une place au doute (la négation est une certitude) et c'est lui — chance imprévue! — qui nous ramène à la croyance par la résignation. Le domaine immense du mystère s'impose de nouveau, et nous l'acceptons sans sachant qu'il restera mystérieux.

En sorte que la lecture du livre de Clemenceau est passionnante pour la plupart des hommes de quarante ans, d'abord du point de vue de l'histoire, et c'est ce heurt violent des esprits de deux générations qui fut pour moi la grande découverte de mes relations avec cet homme admirable.

\* \* \*

Il m'a dit dans un flot de paroles emportées :

— Vous écrivez? Folie! Vous n'avez rien à dire, puisque vous n'avez pas fait d'études scientifiques. Quel non-sens de publier des livres! Avouez-vous cela? Soyez courageux! Il est encore temps de nous rendre utile. Arrêtez-vous, et avant de reprendre un porte-plume, faites votre P. C. N.

Par quel long silence je lui ai répondu! Il en comprit l'objet; il se défia définitivement et pensa avec peine :

— Les voilà donc encore une fois qui reviennent en arrière! Pauvre monde, comme il progresse lentement!

Il y eut beaucoup de cette défiance dans l'interdiction qu'il me fit ensuite de publier ce que je venais d'écrire sur lui. Il ne me l'exprima pas : je le devinai à sa violence. Puisque j'étais incapable de le comprendre, de quel droit prétendais-je le peindre?

Ah! c'est que je n'étais pas incapable de l'aimer! Et là est pour moi l'essentiel, car par là j'ose prétendre qu'on saisit le fonds, le vrai fonds d'un homme. J'ai entendu battre son cœur, lorsqu'il parle de la France et qu'il glisse ses angoisses dans des saillies, des boutades, parmi des cruautés. Je le connais... en dépit de mes incompréhensions. Il me défend de dire tout cela. Il me lance toujours :

— Laissez-moi mourir!

Bon. Rien ne m'indique qu'il mourra avant moi. Mais s'il m'est donné un jour d'apprendre cette funeste nouvelle qu'il ne respire plus, je sais quel étouffement j'en aurai, puis que je ne pourrai songer à autre chose qu'à la poignante rencontre de cet homme étonnant avec la Vérité, avec l'Infini, avec Dieu — Dieu qu'il n'a cessé de nier, qu'importe! Il fut son principal souci, sa hantise. Avec son air de pure science, son dernier livre ne parle que de Dieu. Grand homme qui n'a pas assez aimé les hommes, qui a cherché sans cesse plus et mieux, et qui, dans l'étude enragée de la matière, a été le plus pur de nos idéalistes!

## ANGLETERRE

### La situation religieuse

D'après un article de R.-C. Gorman : L'Anglicanisme contemporain. Des « Evangelicals » aux Anglo-catholiques, dans les Etudes.

Il est plus difficile de décrire la nature complexe de l'Eglise anglicane que d'expliquer en détail les partis politiques dans la Chambre des députés française.

Logiquement, il n'y a rien qui empêche chaque membre de l'Eglise établie de croire ce qui lui plaît : faculté fort souvent mise en pratique.

Pour la plupart des Anglais, l'idée d'une révélation divine interprétée par l'Eglise n'existe plus.

Abordons maintenant les divisions anglicanes. Nous trouvons d'abord le groupe anglo-catholique, héritier du mouvement religieux connu sous le nom de mouvement d'Oxford (Newman, Keble, Pusey). De ce parti conservateur nous passons par un centre incolore à l'extrême gauche : *evangelicals* de toute espèce protestants zélés, dont l'orthodoxie reste, paraît-il, compatible même avec le rejet de la Bible. La haine de Rome distingue ce groupe tout particulièrement. Cette fraction du protestantisme radical (elle a le *Record* pour organe) exerce d'ailleurs son prosélytisme au loin : être membre de la *Church Missionary Society*, vigoureuse, bien organisée, fort riche, voilà la pierre de touche de l'orthodoxie évangélique de cette extrême gauche.

A côté des *Evangelicals*, le groupe moderniste compose l'aile gauche énergique de l'anglicanisme et même avec eux une forte opposition à la droite anglo-catholique. Ce modernisme a pour organes le *Hibbert Journal* et le *Modern Churchman*. Le docteur Major, supérieur de Ripon Hall, collègue de théologie anglicane, à Oxford, et directeur de cette dernière revue, veut une Eglise « catholique » sans dogmes ni sacrements. A ce groupe appartiennent deux évêques anglicans au moins : le docteur Henson de Durham, et le docteur Barnes, de Birmingham. Du reste, l'ensemble des évêques anglicans même ne saurait plus proclamer sa croyance universelle à la divinité du Christ dans le sens traditionnel du mot.

Reconnaissons cependant que chez beaucoup de ces *Evangelicals* on rencontre l'amour personnel du Maître et la foi sincère à sa divinité. Même observation pour le centre anglican, où on trouve maints exemples éclatants de religion personnelle. Ce qui caractérise ce centre, ce sont surtout des formules courtoises mais vagues pour exprimer la foi, des compromis discrets dans la pratique.

Passons à droite. L'anglo-catholicisme se relie au centre par une école libérale qui s'augmente de jour en jour; beaucoup de ces libéraux font partie du corps professoral des facultés de théologie anglicanes. Les non-conformistes ont avec eux des rapports faciles. Puis viennent les *High Churchmen*, dont le *Guardian* est l'organe. Enfin, voici l'anglo-catholicisme proprement dit. Ce terme date à peu près de 1840 : il fut forgé sans doute pour affirmer le « catholicisme » de l'Eglise d'Angleterre. L'anglo-catholicisme propage dans l'Eglise réformée anglaise des doctrines, des usages essentiellement catholiques. On connaît les théories « avancées » de Lord Halifax, chef éminent de l'*English Church Union*. Rappelons pourtant qu'un nombre très restreint d'anglicans (aucun évêque) admet ses théories.

Que veulent mettre — ou remettre — en honneur les anglo-catholiques absolus? D'abord la messe avec la foi à la Présence réelle et toutes les dévotions connexes. A les croire, jamais l'Eglise d'Angleterre n'a rejeté la messe à l'époque de la Réforme. Mais certains évêques anglicans viennent rectifier ces erreurs ou exagérations manifestes. L'évêque de Manchester notamment voit une preuve particulière de sagesse dans le refus de « notre Eglise » de donner une réponse dogmatique à la question : Y-a-t-il le changement dans le pain et le vin après la consécration? Pour les évêques de Liverpool et de Gloucester, il n'est pas vrai que le nouvel office eucharistique se rapproche sous sa nouvelle forme de la messe romaine.

Disons à propos du nouveau *Prayer Book* dont la revision fut commencée il y a vingt et un ans déjà que même s'il est définitivement accepté, son emploi restera toujours facultatif, puisque l'ancien gardera également tous ses droits. Les pasteurs continueront à suivre leur bon plaisir tout comme ils ont fait dans le passé.

Suivons les manifestations de l'influence anglo-catholique. Il n'y a pas moins de 1,070 églises anglicanes dans la Grande-Bretagne à l'heure actuelle où l'on entend les confessions à des heures fixes. La fondation de la Société de la Sainte-Croix dont le but principal était de populariser la pratique de la confession remonte à 1857. Malgré toute les condamnations fulminées à ce sujet par les réformateurs, les tendances naturelles profondes et les pertes énormes de la Grande Guerre ont beaucoup aidé la *Guild of all Soul* à répandre l'habitude de prier pour les défunts. Un office des morts (qui autorise la crémation) et une célébration spéciale de *Requiem* figurent dans le nouveau *Prayer Book*. Les retraites et les ordres religieux eux-mêmes s'établissent dans l'Eglise anglicane. L'*Association for Promoting Retreats* est fortement organisée. Huit congrégations religieuses d'hommes et plus de cinquante de femmes sont énumérées dans l'*Annuaire officiel de l'Eglise d'Angleterre* pour 1927.

Un coup d'œil jeté sur le catalogue de la Société de Saint-Pierre et de Saint-Paul révèle des livres sur les sept sacrements, le chapelet, l'exposition et la bénédiction du Saint-Sacrement et enfin sur tous les sacramentaux.

Il semble, que si une dislocation de l'Eglise d'Etat avait lieu, 500,000 ou 700,000 anglicans sur les 2 1/2 millions d'Anglais ayant fait leurs Pâques dans l'Eglise établie en 1924 choisiraient l'anglo-catholicisme. Sur 14 mille pasteurs inamovibles chargés de paroisses, 4,251 seraient en sympathie avec le mouvement anglo-catholique, d'après des données remontant à 1923.

Etant donné que tous les clergymen qui ont modifié dans un sens catholique le culte et l'enseignement dogmatique de leur Eglise l'ont fait par leur volonté propre, pour ne pas dire : selon leur fantaisie, sans l'autorisation, souvent même contre la volonté de leurs chefs hiérarchiques, on peut dire que jamais ils ne se sont montrés plus protestants que quand ils ont manifesté leurs sympathies pour les idées et les formes catholiques!

Les anglo-catholiques envisagent d'habitude leurs évêques comme des sortes de machines à conférer valablement les ordres. Quant à les regarder comme les gardiens de droit du dépôt de la foi — rien de tel.

Depuis la guerre la *Church Assembly*, créée par le Parlement, garantit à l'Eglise plus de liberté vis-à-vis de l'Etat. Elle est composée des trois ordres : évêques, clergé, laïcs.

Les « Convocations » de Cantorbéry et d'York — clergé et évêques — se réunissent indépendamment de l'assemblée plénière où sont convoqués aussi les laïcs. L'assemblée ne peut pas modifier les propositions des évêques : elle ne peut que les voter ou les rejeter en bloc. Pour qu'une décision soit revêtue d'une sanction légale, il faut avoir recours au Parlement.

L'isolement de l'Eglise d'Angleterre est beaucoup moins complet

qu'on ne serait tenté de le croire tout d'abord, puisque les évêques de tout l'Empire britannique et ceux de l'Eglise épiscopale d'Amérique siègent à côté de ceux de la Grande-Bretagne.

Dans l'appel de Lambeth, lancé en 1920, par l'Assemblée décennale des évêques anglais et américains se résument tous les efforts faits antérieurement en vue d'une union des Eglises. Ces mouvements pour la réunion ne touchent pas du reste à l'Eglise catholique qui n'y prend aucune part — exception faite peut-être des conversations de Malines — en tant du moins qu'il s'agit de concessions mutuelles et non de soumission. L'idée d'une *Corporate Reunion* avec Rome ne date pas d'hier du reste. Une société de catholiques, d'orthodoxes et d'anglicans se formait déjà en 1857 pour travailler au rapprochement. La vraie nature du nouveau mouvement une fois reconnue à Rome, défense fut cependant faite aux catholiques d'y participer. Pourtant certains anglo-catholiques rêvent encore de nos jours d'une réunion en masse, bien que des juges éminemment compétents estiment la croyance à la suprématie et l'infailibilité du Pape comme incompatibles avec le fait de rester membre de l'Eglise anglicane.

La thèse d'une continuité entre l'Eglise catholique en Angleterre avant la Réforme et l'anglicanisme de nos jours est évidemment insoutenable. Pour les catholiques, le problème ne se pose même pas, mais que dire des négations violentes d'une pareille continuité dans le parti explicitement protestant? Du reste, il ne se rencontre guère aujourd'hui un seul historien compétent défendant la thèse de la continuité : fait assurément significatif. Pour comprendre qu'elle puisse se discuter encore dans certains milieux anglicans, il faut essayer d'entrer dans l'état d'esprit qui est le leur, mais la chose est malaisée. Un converti même est souvent incapable de se représenter son état d'esprit antérieur, que dire alors des catholiques?

D'ailleurs la génération présente d'anglo-catholiques ne discute pas très souvent sa position. Ils se disent catholiques et continuent à travailler et à prier. La vie est rarement réglée par la logique pure. En mars 1927, l'évêque d'Oxford s'opposait aux efforts faits pour expulser de l'Eglise nationale les modernistes, disant que celle-ci en serait infiniment appauvrie, infiniment moins capable de participer à l'œuvre de faire connaître l'Evangile dans le monde.

Ayant reconnu la position inflexible de Rome, quelques chefs de l'Ecole anglo-catholique se sont tournés vers l'Eglise orthodoxe. Si certains orthodoxes ont reconnu la validité des ordinations anglicanes, la valeur de cette reconnaissance est pratiquement nulle à moins d'être confirmée par chaque patriarcat ou par un Concile œcuménique : solution impraticable.

Conformément à une lettre envoyée par le Pape, en 1924, au primat des Bénédictins, deux prieurés ont été fondés, l'un à Amay-sur-Meuse, l'autre près d'Anvers, pour travailler à la réunion avec les Eglises orientales. Ces religieux se sont assez vite intéressés aux problèmes anglicans. Mais si une large tolérance et un respect sincère pour les sentiments d'autrui s'imposent, ils ne doivent pas laisser s'accréditer l'opinion que les catholiques en Angleterre ou ailleurs regardent les anglicans de quelque école qu'ils soient comme des membres de l'Eglise catholique. L'esprit préoccupé par une foule de théories qu'aucun catholique instruit ne saurait admettre, les anglicans sont toujours enclins à interpréter dans leur sens hétérodoxe des phrases ayant un sens catholique irréprochable. *Caveant scriptors.*

## L'OUVRAGE MODERNE

Magasin spécialiste d'ouvrages de Dames

### Possède

Un stock important d'ouvrages de mains en toile blanche, grise et de couleur; pochettes et sacs au raphia, rabannes, coussins et carpettes au point de bouclette.

Passer y faire votre choix avant de partir en vacances

83, rue de la Madeleine, BRUXELLES